



Aimé Bonpland

BIOGRAPHIE
D'AIMÉ BONPLAND

PAR

ADOLPHE BRUNEL

DOCTEUR EN MÉDECINE, ANCIEN CHIRURGIEN DE LA MARMONTE.

CHEVALIER DE LA LÉGEN D'HONNEUR.

Paris chez tous les libraires



TOULON

IMPRIMERIE D'E. AUREL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ARSENAL, 12.

1864



Almeida Souza

BIOGRAPHIE D'AIMÉ BONPLAND

PAR

ADOLPHE BRUNEL

DOCTEUR EN MÉDECINE, ANCIEN CHIRURGIEN DE LA MARINE.

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Seconde édition, considérablement augmentée.



TOULON

IMPRIMERIE D'E. AUREL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ARSENAL, 13.

1864

BIOGRAPHIE

D'ALAIN BONPLAND

PAR

ADOLPHE BRUNET

PROFESSEUR DE MÉTIÈRE MÉDICALE, CHAIR DE LA FACULTÉ

D'ÉTHER ET DE MÉTIÈRE MÉDICALE.



TOUTON

IMPRIMERIE DE ALAIN, LIBRAIRE-TOUTON,
RUE DE L'ARCADE, 12

1884

INTRODUCTION

DE LA SECONDE ÉDITION.

L'intérêt manifesté par un nombre assez considérable de personnes à l'égard de la Biographie de notre savant botaniste, M. Aimé Bonpland, qu'elles n'ont pas pu se procurer, et dont la première édition est entièrement épuisée, m'a suggéré l'idée d'en publier une seconde, augmentée d'annotations, et suivie de quelques épisodes qui feront mieux connaître notre respectable compatriote : à cet effet, j'ai prié plusieurs de nos amis communs de vouloir bien recourir à leurs souvenirs, afin de remplir le cadre que je me suis proposé, et qui doit faire de cette nouvelle publication, une œuvre à peu près complète.

Aussi je livre au public, avec confiance, cette seconde édition, avec la certitude d'avoir fait pour la mémoire de notre savant ami et modeste compatriote, un acte de bon vouloir, et accompli un devoir que m'imposait son amitié, qui m'était précieuse.

Ad. BRUNEL,

DOCTEUR MÉDECIN.

Montévideo-Amérique Méridionale, décembre 1863.

INTRODUCTION
DE LA SECONDE ÉDITION.

J'ai déjà manifesté par un nombre assez considérable de personnes à l'égard de la Biographie de notre savant botaniste, M. Aimé Bonpland, qu'elles n'ont pas pu se procurer, et que la première édition est entièrement épuisée, m'a suggéré l'idée d'en publier une seconde, augmentée d'annotations, et suivie de quelques épisodes qui feront mieux connaître notre respectable compatriote : à cet effet, j'ai pris plusieurs de nos amis communs de vous bien recevoir à leurs souvenirs, afin de remplir le vœu que je me suis proposé, et qui doit faire de cette nouvelle publication, une œuvre à peu près complète. Aussi je livre au public, avec confiance, cette seconde édition, avec la certitude d'avoir fait pour la mémoire de notre savant ami et noble compatriote, un acte de bon vouloir, et accompli un devoir que m'imposait son amitié, par un travail précieux.

A. BONPLAND.

ROBERT LAFONT.

Monsieur-Alexandre Marchand, Libraire, 1862.

BIOGRAPHIE

D'AIMÉ BONPLAND ⁽¹⁾

Un douloureux événement vient d'affliger la population intelligente des rives de la Plata : il a disparu de ce monde dans un coin retiré des parages déserts de l'Amérique Méridionale, le collaborateur et le compagnon de voyage de M. le baron de Humboldt, une des illustrations de ce siècle ; il s'est éteint dans la Capitale de la Province de Corrientes.

Je veux parler d'un de ces hommes laborieux, de ces sages naturalistes, qui, après s'être soumis à de longs voyages, à de longues études, et s'être fortifiés par de continuelles et attentives observations, se sont élevés dans les hautes régions de la science pour y trouver une gloire modeste, mais incontestée ; de ces hommes qui, dans leurs excursions lointaines et périlleuses, entreprises pour conquérir des notions nouvelles et surprendre les secrets de la nature, se sont dévoués, presque sans escorte et sans moyens de défense, à travers des régions inconnues

(1) Ayant connu pendant plusieurs années et sur la fin de ses jours M. Bonpland, ayant été honoré de son amitié, j'ai puisé, dans de longues conversations, les relations de ses voyages ; la majeure partie de cette biographie est sortie de sa bouche.

et des peuplades sauvages, à mesurer la hauteur d'une montagne, la profondeur d'un gouffre, à cueillir des plantes au milieu de dangers incessants.

Chaque siècle ne produit qu'un petit nombre de ces hommes dont l'activité, concentrée sur un seul objet, ne se laisse distraire par aucun besoin étranger, dont l'âme forte et courageuse commande à tous les besoins pour n'obéir qu'à un seul, qui, dans tous les moments de la vie, entourés soit des jeux de l'enfance, soit des glaces de la vieillesse, n'ont jamais cessé d'être fidèles à leur penchant et pour lesquels faire une observation utile, une découverte pour la science, constitue le plus grand de tous les plaisirs.

En racontant la vie de M. Bonpland, je n'ai pas à décrire des tableaux sanglants, des scènes fortes et animées, mais de douces images et des vertus privées ; il m'est doux de tracer la vie d'un homme austère, dont toute l'ambition fut d'être utile, et qui n'a voulu composer son bonheur que de l'idée d'avancer la science. En effet, l'étude de la vie des savants est digne de toute attention ; il est à la fois curieux et instructif d'examiner comment un homme de cette classe a supporté les fatigues de la vie.

Aimé-Jacques-Alexandre GOUJAUD, plus connu sous le nom de *Bonpland* (1), naquit, le 29 août 1775, à La Rochelle, où son père exerçait la médecine avec distinction. Destiné à le remplacer, il fut envoyé à Paris pour y recevoir

(1) C'est son père, qui, le voyant souvent occupé à cultiver les plantes de son jardin, lui donna le sobriquet de *Bon-Plant*, qui remplaça définitivement son nom de famille.

une éducation plus soignée que celle de la province. Il avait à peine 18 ans, quand il se trouva maître absolu de toutes ses actions. Ce fut un théâtre séduisant et nouveau pour lui que cette ville immense, où il se trouvait pour la première fois ; mais, au lieu de se laisser entraîner par le tourbillon, il s'adonna à l'étude. Le jeune élève étudia sous la direction des maîtres habiles que possédait alors l'Ecole justement célèbre de médecine ; il eut pour condisciples les Dupuytren, les Thénard, les Roux, etc., cette série de médecins, de naturalistes, la plupart de ces grands hommes qui ont illustré la moitié du XIX^e siècle. Il fut un des élèves les plus distingués de Desault et le plus intime ami de Bichat : ce jeune maître, auquel il s'était attaché, n'était pas seulement un habile anatomiste, mais un des plus grands physiologistes que la France ait produits ; dans les débris de l'organisation et jusque dans le mécanisme de la mort, si on peut ainsi s'exprimer, il cherchait à pénétrer les mystères de la vie. Bichat avait à peine 26 ans qu'il était le maître des maîtres ; Bonpland se faisait honneur d'avoir connu ce glorieux jeune homme et d'avoir suivi ses leçons ; il disait souvent qu'il y avait en lui de quoi plaire à tous : aux hommes d'imagination, il exposait ses théories générales ; aux esprits rigoureux et sévères, ses expériences et ses descriptions d'organes.

Un instinct inné, une vocation secrète, poussaient le jeune Bonpland, à ses heures de loisir, vers le Jardin des Plantes, où il contemplait avec une curieuse intelligence les nombreux trésors rassemblés dans ce vaste répertoire des productions naturelles de toutes les contrées. Ébloui à la vue de tant d'objets, son esprit resta longtemps indécis

sur l'élection de ceux qui devaient plus particulièrement l'occuper : l'étude de la botanique convint à son esprit observateur. Il admira l'ordre qui, grâce au génie de Buffon et de d'Aubenton, régnait dans les collections de géologie, de zoologie, et cette immense variété d'organisations, de formes, de couleurs, que les séries incomplètes, mais nombreuses, des êtres animés et inanimés de la création présentaient de toute part ; mais ce qui fixa le plus son attention, ce fut la réunion de tant de plantes que la main experte de Jussieu avait divisées en familles, simplifiant à la fois et perfectionnant le système de Linné. Cette étude qui jusqu'alors n'était que secondaire pour Bonpland, devint sa principale occupation ; en approfondissant la botanique, elle lui inspira les goûts simples qu'il a conservés toute sa vie. Cette science, en apprenant à classer les objets, à en saisir les rapports, et surtout en tendant à former un esprit de méthode, d'analyse et d'ordre philosophique, dont l'application peut s'étendre aux divers actes de la vie, a fait naître et développer en lui le talent de l'observation.

Il passait à l'étude de la botanique un temps que tous les jeunes gens de son âge perdaient dans les plaisirs ; il acquit bientôt un fond assez grand de connaissances dans cette partie de la science. S'il continua à assister aux cours de l'École de Médecine, ce fut seulement par obéissance filiale ; il le fit sans ardeur, sans affection, et comme un acte de résignation à une volonté inexorable, n'étant pas porté vers la médecine par une de ces déterminations instinctives qui nous poussent vers une carrière.

Désireux d'augmenter la somme de ses connaissances,

pensant que la navigation pourrait lui fournir l'occasion de découvrir de nouveaux faits pour enrichir la science qu'il aimait avec passion, Bonpland partit de Paris, vint à la Rochelle, son pays natal, et se dirigea ensuite sur Rochefort ; il suivit pendant quelque temps, les cours de l'école de médecine navale de ce port, et obtint, à la suite d'un brillant concours, le grade de chirurgien de 5^e classe ; envoyé à Toulon peu après sa nomination, il fut attaché pendant plusieurs mois, au service des hôpitaux maritimes de ce port, et fut ensuite embarqué en qualité de d'aide-chirurgien sur le vaisseau l'*Ajax* ; mais, à cette époque, nos escadres ne quittaient que très-rarement les rades ; Bonpland qui n'était entré dans la médecine navale que pour satisfaire à ses goûts de voyage, se lassa bientôt de l'inaction forcée dans laquelle il se trouvait placé, il donna sa démission, et résolut d'attendre des temps meilleurs.

Un événement inespéré vint l'arracher à cette position indécise ; le gouvernement français, au milieu des excès de l'esprit révolutionnaire, et pendant que les armées étrangères se disposaient à l'envahir, avait ordonné une expédition destinée à explorer les colonies espagnoles, depuis l'isthme de Panama jusqu'au Rio de la Plata.

Cette expédition commandée par le capitaine Baudin, était composée d'officiers de choix, parmi lesquels on comptait deux naturalistes qui devaient accomplir la partie la plus importante de cette mission : l'un M. Michaux qui avait déjà visité la Perse, et revenait des Etats-Unis, dont il avait décrit, dans un ouvrage estimé, les principales productions naturelles ; l'autre était

M. Bonpland, qui, quoique jeune encore, fut jugé digne d'être son associé.

C'est à cette époque qu'il connut chez Corvisart, M. Alexandre de Humboldt, qui avait, comme lui, le même désir, c'est-à-dire, s'éloigner de l'Europe, et explorer de nouveaux pays ; Bonpland et de Humboldt, après de fréquentes conversations, décidèrent leur futur voyage en Amérique.

M. de Humboldt ne s'occupait alors que de la métallurgie ; ce fut pendant le voyage en Amérique qu'il se livra à l'étude sérieuse des autres sciences, qu'il a professées avec tant de succès. Mais, disait M. Bonpland, Humboldt n'a jamais été un botaniste distingué.

L'Angleterre ayant pris part à la guerre contre la France, l'expédition ne put avoir lieu, ce qui déterminait le gouvernement français à retirer les fonds qui avaient été alloués pour ce voyage de découvertes et à l'ajourner à un temps indéfini. Cette circonstance laissa libre MM. Bonpland et de Humboldt, que l'amitié et l'amour de la science avaient réunis ; ils cherchèrent d'autres moyens, voulant toujours satisfaire le désir de visiter quelque partie ou peu connue ou ignorée de la terre.

C'était l'époque de l'expédition d'Egypte. Les deux amis vinrent à Montpellier pour se faire inscrire comme médecins de l'armée ; ils arrivèrent trop tard, les cadres étaient au complet.

Contrarié dans ses projets et persistant à vouloir voyager dans l'intention de reculer les bornes des sciences naturelles, Bonpland fit, conjointement avec M. de Humboldt, la connaissance du consul de Suède, M. Skiolde-

brand, qui, chargé par son souverain de porter des présents au dey d'Alger, passait par Paris pour s'embarquer à Marseille. Cet homme estimable avait résidé longtemps sur les côtes d'Afrique ; comme il jouissait d'une considération particulière auprès du gouvernement d'Alger, il pouvait procurer à M. Bonpland et à son digne compagnon de voyage des facilités pour parcourir librement cette partie de la chaîne de l'Atlas, qui n'avait point été l'objet des intéressantes recherches de l'illustre botaniste breton Desfontaines.

Le consul de Suède expédiait annuellement un bâtiment pour Tunis, sur lequel s'embarquaient les pèlerins de la Mecque ; il promit à nos voyageurs de les faire passer par la même voie en Egypte. La frégate suédoise qui devait conduire M. Skioldebrand à Alger était attendue à Marseille dans les derniers jours du mois d'octobre.

Bonpland et M. de Humboldt s'y rendirent avec la plus grande impatience et avec la plus grande célérité ; mais, après deux mois d'inquiétudes et de vive attente, ils apprirent que le *Jaramus* (c'était le nom de la frégate) n'arriverait pas à Marseille avant le printemps.

Ne se sentant pas le courage de passer l'hiver en province, et persévérant toujours dans l'idée de se rendre sur les côtes d'Afrique, ils retinrent leur passage sur un petit bâtiment ragusoïs, prêt à faire voile pour Tunis. Mais leur persévérance faillit leur être funeste ; car ils étaient sur le point de partir, lorsqu'on fut informé à Marseille que le gouvernement de Tunis sévissait contre les Français établis en Barbarie, et que tous les individus venant d'un port de France étaient jetés dans les cachots.

Cette nouvelle leur fit suspendre l'exécution de leur projet. Ce fut alors qu'ils cherchèrent à réaliser leurs premières idées sur l'Amérique Méridionale, ne se dissimulant ni les dangers ni les fatigues qui les attendaient; mais aussi entrevoyaient-ils la gloire qu'ils devaient y acquérir (1). « Ce qui distingue particulièrement un homme de génie, a dit un écrivain, c'est cette impulsion secrète qui l'entraîne malgré lui vers les objets d'étude et d'application les plus propres à exercer l'activité de son âme et l'énergie de ses facultés intellectuelles; c'est une espèce d'instinct qu'aucune force ne peut dompter, et qui s'exalte au contraire par les obstacles qui s'opposent à son développement.»

Nos deux naturalistes partirent pour l'Espagne, dans l'intention d'y passer l'hiver et de s'embarquer au printemps prochain soit à Carthagène, soit à Cadix; ils traversèrent le royaume de Valence et la Catalogne pour se rendre à Madrid, visitèrent les ruines de Tarragone et celles de l'ancienne Sagonte.

Ici les espérances de nos voyageurs ne furent plus trompées. Arrivés dans la capitale de l'Espagne, ils furent

(1) Longtemps le nouveau monde n'a semblé qu'une source de richesses matérielles livrée à la cupidité de l'Europe. Presque toutes les entreprises y furent inspirées pour la soif de l'or. Cependant c'est un magnifique théâtre pour un naturaliste; il peut y embrasser une grande partie des merveilles de la création, les comparer entr'elles, saisir comment les moindres détails contribuent à l'harmonie de l'univers.

En 1781 un homme d'un esprit élevé, frappé des beautés de la nature américaine entreprit de faire connaître les trésors scientifiques de la contrée qu'il habitait. Don Felix Azara a le premier sérieuse-

accueillis avec une distinction marquée, non-seulement par tous les savants espagnols, mais aussi par le gouvernement. M. Urquijo, ministre éclairé de la cour de Madrid leur accorda toute sa protection, et non-seulement il leur permit de prendre passage sur un navire de guerre, mais encore il leur donna une lettre de recommandation pour toutes les possessions espagnoles du Nouveau Monde.

MM. Bonpland et de Humboldt, encouragés par tous ces avantages, voyaient déjà en idée des pays nouveaux ; leur imagination ardente franchissait l'espace, devançait le temps, et planait dans ces déserts où ils devaient jeter les premiers fondements de leur gloire. L'isolement dans lequel la politique ombrageuse de la métropole avait condamné ses colonies n'avait pas permis de pénétrer dans ces mystérieuses contrées, et les nouvelles inexactes de quelques voyageurs excitaient encore plus la curiosité de ceux qui avaient les moyens de la satisfaire.

Les jours qui précédèrent leur départ furent consacrés à visiter les établissements scientifiques de Madrid ; ils se mirent en rapport avec les hommes les plus distingués, ceux qui, par leur savoir, leur inspiraient le plus de

ment étudié l'histoire naturelle de l'intérieur de l'Amérique Méridionale ; commandant des limites espagnoles dans le Paraguay, il était à même de bien exploiter cette contrée et les terres qui l'environnent ; pendant 20 ans, oublié dans les déserts, étranger aux progrès rapides des sciences naturelles, sans aucune communication avec le monde civilisé, il entreprit la description d'un pays de plus de 500 lieues de long et 300 lieues de large, il est entré dans des détails curieux sur les peuplades de cette partie de l'Amérique ; l'histoire des quadrupèdes et des oiseaux lui doit de grands progrès.

sympathie; ils eurent de longues conférences avec M. Orteaga, écrivain infatigable et directeur des musées royaux; avec Ruiz et Pavon, auteurs de la Flore du Pérou; avec Cavanillas, le Nestor des botanistes espagnols, dont les œuvres sont ce qu'il y a de plus important sur la Flore d'Espagne.

Le moment du départ étant arrivé, nos deux naturalistes quittèrent Madrid vers la fin du mois de mai, traversèrent une partie de la vieille Castille, le royaume de Léon, la Galice, et se rendirent à la Corogne, où ils devaient s'embarquer pour l'île de Cuba. Un retard de douze jours qu'ils éprouvèrent, donna le temps à M. Bonpland de préparer convenablement les plantes qu'il avait recueillies dans la belle vallée de la Galice et qu'aucun naturaliste n'avait visitée; il examina aussi les fucus et les mollusques que la grosse mer du nord-ouest jette abondamment au pied du rocher escarpé sur lequel est construite la vigie de la tour d'Hercule.

La corvette de guerre *Pizarro*, qui venait d'effectuer un voyage dans le Rio de la Plata, appareilla le 5 juin, fit route sur les Canaries, et après avoir séjourné quelque temps pour faciliter à MM. Bonpland et de Humboldt une visite au fameux pic de Ténériffe, elle fit voile pour Cumana, où elle arriva, après une traversée heureuse, au mois de juillet 1799.

Nos deux voyageurs visitèrent avec le plus grand soin la Nouvelle-Andalousie, la Guyane espagnole, et les Missions des Caraïbes. Tout ce qui concerne la botanique, la minéralogie, la géologie, l'astronomie, la physique générale, et les mœurs des habitants, fut observé avec l'attention

la plus scrupuleuse. De retour à Cumana, ils s'embarquèrent pour la Havane, où ils séjournèrent plusieurs mois.

M. de Humboldt y détermina avec précision la position géographique de la place, position qui avait été mal notée jusqu'alors; il laissa aux habitants des traces permanentes de son passage, en leur indiquant d'utiles procédés pour les arts, notamment en leur donnant le modèle des meilleurs fourneaux pour la manipulation du sucre. Enfin, au mois de septembre 1801, nos deux savants partirent pour leur célèbre expédition aux Cordillères, et arrivèrent à Quito, en 1802.

La présence de ces hommes intrépides enflamma d'enthousiasme le fils du marquis Sylva Alygre. Il fallut accepter chez lui les soins de la plus généreuse, de la plus touchante hospitalité; ils s'y remirent de leurs fatigues, et quand leurs forces furent rétablies, le jeune Sylva Alygre, entraîné par son admiration pour ses hôtes, ne voulant plus les quitter, s'associa à leur glorieuse entreprise. Ils partirent au commencement de juin de l'année 1802, firent pendant environ quinze jours les marches les plus pénibles et affrontèrent les dangers les plus imminents; ils traversèrent les ruines presque fumantes des lieux où le Rio-Bamba et plusieurs autres villages furent engloutis, le 7 février 1797, avec dit-on plus de 40,000 habitants, par le tremblement de terre le plus épouvantable dont on ait entendu parler dans ce pays.

Ils visitèrent ensuite le vésuve de l'Amérique Méridionale, le redoutable Zoungouragua, et parvinrent, après d'incroyables efforts, au point appelé le *Nevado de Chimborazo*.

Déjà ils apercevaient à peu de distance le pic le plus élevé du Nouveau Monde. A sa présence, leur courage redouble : ni le froid excessif qu'ils éprouvent, ni la difficulté de respirer dans une atmosphère insuffisante, ni l'aspect des glaces éternelles sur lesquelles le moindre faux pas les ferait rouler dans d'effroyables abîmes, rien ne peut ralentir l'ardeur de ces voyageurs intrépides ; ils marchent, et tout à coup une large et profonde crevasse vient arrêter leur audace. Ils furent un moment comme désespérés.

Cependant, à gauche, se présente une môle énorme de porphyre, qui se projette au loin sur les parties inférieures, et qui forme le pic oriental le plus élevé. Ils l'escaladent et s'y établissent péniblement, à 19, 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, à 5, 485 au dessus du point auquel avait pu monter le célèbre La Condamine en 1745, à une hauteur enfin à laquelle nul homme ne s'était élevé.

Ils tournèrent les instruments vers les monts situés à l'occident, notamment vers ceux dont l'accès était interdit, et cette alpe inabordable dominait au-dessus des observateurs de 2, 140 pieds.

Au point où ils étaient, l'air avait perdu la moitié de sa densité ordinaire ; les poumons recevaient à peine, à chaque inspiration, ce qu'il en fallait pour retenir la vitalité prête à s'échapper, et nos deux savants, qui ne touchaient pas encore aux limites de la terre et du ciel, se sentaient déjà sur les confins de la vie et de la mort. Ils persévérèrent cependant, et terminèrent leurs opérations trigonométriques avec la plus rigoureuse exactitude.

Après avoir achevé d'aussi importants travaux et avoir échappé à des dangers sans cesse renaissants, ils se séparèrent du marquis de Sylva Alygre, se rendirent au Pérou, parcoururent toute la Nouvelle Espagne, y passèrent une année entière, arrivèrent à Mexico au mois d'avril 1805, ayant ainsi passé une année dans les excès de travail et de fatigue.

Bonpland demeura plusieurs mois dans ce pays, l'étudia sous tous les rapports physiques et moraux, visita, non loin de Mexico, un arbre fameux, l'énorme *cherostomon strantanoïdes*, que l'on croit être les restes du dernier individu de cette espèce qui se soit conservé dans le Nouveau Monde, mais qui est moins rare ailleurs, et dont on cultive même quelques individus au Jardin des Plantes de Paris. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, quoique rongé par les efforts de bien des siècles, le tronc de Mexico présente encore une circonférence de 44 pieds.

Après avoir exploré dans tous les sens et sous tous les rapports la patrie de Montézuma, Bonpland et de Humboldt revinrent à La Havane, passèrent de cette ville à Philadelphie, et visitèrent l'Amérique Septentrionale, en interrogeant, comme ailleurs, les trois règnes de la nature, les hommes et les cieux.

Ceux qui veulent les suivre dans leur itinéraire et admirer leurs découvertes peuvent consulter leurs ouvrages; on y verra que leurs droits à la reconnaissance publique y sont inscrits en caractères ineffaçables. Observateurs impartiaux et sages, ils voyaient par eux-mêmes et voyaient toujours juste, parce que sans passions, sans préjugés, ils ne désiraient, ne cherchaient que la vérité.

Aussil'histoire naturelle, l'histoire des mœurs et des usages des différentes nations qui habitent l'Amérique, ont été traitées par eux avec une vérité et une profondeur qui n'ont rien laissé à ajouter aux observations de ceux qui marchent sur leurs traces.

Qui oserait toucher à ce grand travail fait avec tant de soins par MM. Bonpland et de Humboldt? Qui pourrait s'élever à sa hauteur pour en juger le mérite? Toutes les branches de la science, dans sa plus vaste proportion, ont occupé l'esprit de ces infatigables voyageurs, qui, livrés à leurs propres ressources, achevèrent la rude tâche d'examiner et de décrire les richesses cachées qui jusqu'alors s'étaient dérobées aux recherches des savants : faits historiques, détails statistiques, collections abondantes de géologie, de minéralogie, de zoologie, de botanique ; rien ne fut oublié, tout rentra dans le grand cadre de leurs travaux.

A M. Bonpland incombait la botanique, pour laquelle il avait de l'attrait et qu'il avait le plus approfondie ; tout autre que lui se serait dégoûté, à l'aspect d'une nature si varié et si exotique. La plus grande partie des plantes ne se trouvaient pas dans les catalogues les plus complets qui existaient alors ; le nombre qu'il en rapporta fut de 6, 000 espèces différentes. Il ne s'agissait pas de les recueillir ; il fallait les décrire, les classer : travail ingrat, qui exigeait toute la pratique et la science d'un botaniste consommé.

Jamais ouvrage n'obtint un succès plus rapide, plus prompt, plus brillant, et moins contesté ; il valut à ses auteurs l'estime des gens instruits, l'admiration de leurs

concitoyens , et une célébrité européenne ; il éveilla ce sentiment non-seulement dans les classes éclairées, mais encore chez les personnes étrangères aux connaissances scientifiques. Aux détails de la science , se joignait la description des usages et coutumes que les peuples primitifs de ces régions avaient conservés sans altération depuis la découverte du Nouveau-Monde.

Ce travail , qui fut assurément le plus remarquable de tous ceux qui avaient été entrepris dans l'Amérique , mit le sceau à la réputation des deux voyageurs , et les plaça au premier rang parmi les naturalistes.

Grâce à leurs observations qui embrassèrent une vaste partie du Nouveau-Monde , les sciences naturelles ont pris dans notre siècle un développement dont sont frappés tous les esprits philosophiques , et l'horizon qu'elles dominant s'étend chaque jour davantage. Pour juger les races humaines , les animaux , les plantes , les phénomènes du monde physique, nous ne sommes plus confinés dans les champs étroits de l'Europe. Il est prodigieux ce mouvement intellectuel depuis un demi siècle. On ne vit jamais en un temps aussi court , les connaissances humaines prendre un tel accroissement , à aucune époque l'esprit d'investigation ne s'est développé dans toutes les directions avec autant de puissance , les couches superficielles de notre planète interrogées avec persévérance , se sont ouvertes comme les feuillets d'un livre , où les trois règnes de la nature ont leurs archives où chaque espèce , avant de disparaître , a déposé sa signature , où l'homme lui-même si tard venu , a laissé les preuves de son antique existence , et les pages de ce

livre immense ont raconté l'histoire de ces élus innombrables qui, d'époque en époque, se sont transmis successivement le flambeau de la vie.

Ce grand ouvrage qui aurait dû, dès le principe, être mis à la portée du public, fut imprimé in-folio et in-quarto; l'édition première fut faite avec un luxe tellement grand, qu'il n'était permis qu'aux personnes riches de pouvoir en faire l'achat. Cette observation est tellement exacte, que ce ne fut que lorsque les auteurs virent qu'ils ne pouvaient pas écouler leur première édition, qu'ils se décidèrent à en faire une édition in 8° qu'ils placèrent facilement.

Chaque plante peinte par Redouté, sur velin parcheminé in-folio, coûtait cent-cinquante-francs. Les travaux de M. Aimé Bonpland ne se sont pas limités seulement à la Botanique, qui lui appartiennent en entier; mais il a secondé M. de Humboldt dans tous les autres, et on peut dire avec vérité que la moitié de ces travaux lui appartiennent, plus la Botanique; et néanmoins dans les nombreux ouvrages publiés par M. de Humboldt il mentionne à peine son compagnon de voyage, M. Bonpland; après avoir joui pendant plus de 50 ans des manuscrits de son ami, il les remit au Muséum, après les avoir exploités et épuisés, quand mourut le botaniste allemand, auquel il les avait confiés; ensuite il s'empressa d'en donner connaissance à Bonpland, par la lettre ci-après; mais sans l'avoir préalablement consulté.

« Mon cher et tendre ami! quoique j'aie bien peu d'espérance que ces lignes et le livre qui l'accompagne

(la belle traduction française de la nouvelle édition de mes *Tableaux de la nature*) parviennent à tes mains, j'essaye pourtant très près de mes 84, me trouvant sain, de te donner un petit signe de vie, ce qui veut dire d'amitié, d'affectueux dévouement, de vive reconnaissance !

» J'apprends avec une grande joye, que tu te conserves dans une heureuse et intelligente activité. Un américain qui m'est inconnu, S. John Terrey professeur de botanique à New-York, a eu la délicatesse de m'envoyer un trésor, ton portrait en photographie. J'y ai reconnu tes nobles traits travaillés sans doute par l'âge, mais tel que je t'ai vu à l'Esmeralda, à Technilotque, à la Malmaison ! tu as laissé (comme partout) d'agréables souvenirs à Berlin, et je montre ton portrait à toutes les personnes qui s'intéressent à ton nom, à tes excellents travaux. — Ma santé se soutient par l'assiduité du travail même. Le dernier (4^{me} volume) du *Cosmos*, paraîtra cet hiver.

» Tes importants manuscrits botaniques, écrits pendant notre voyage, se trouvent déposés *avec beaucoup de soin et très complets* au musée d'histoire naturelle du Jardin des Plantes comme ta propriété de laquelle tu peux disposer. — Je te prie à genoux, cher Bonpland, de les laisser à Paris, au Jardin des Plantes, où ton nom *est vénéré*. C'est un monument de ton immense activité. — La mort inattendue d'Adrien de Jussieu, t'aura bien affligé ; — Le roi de Prusse, il y a 4 ou 5 ans, t'a nommé chevalier de son ordre royal de l'Aigle-Rouge ; cela a été dans tous les journaux, mais la nouvelle officielle de la décoration ne te sera pas arrivée, je connais ton catérisme philosophique, mais nous avons cru que dans tes rapports avec le

Brésil (si tu en as) cela pourrait être utile. Je n'ai point été à Paris, depuis janvier 1848. — Les intimes liaisons que j'ai eues avec Madame la Duchesse d'Orléans m'empêchent de paraître aux Tuileries; comme aussi la chaleur que tu me connais pour de libres institutions. Je n'ai jamais été de ceux qui aient pu croire que tu te laisserais tenter, mon cher et excellent ami, par l'aspect de l'Europe actuelle, de quitter un magnifique climat, la végétation des tropiques, *et l'heureuse solitude au milieu d'affections domestiques que j'approuve beaucoup*. Peut-être ces lignes que je confie à un jeune médecin polonais (du nom un peu barbare Chrzescinski, — allant à Buénos-Ayres) pourront elles t'arriver ! Je voudrais voir de ton écriture avant ma mort prochaine. Tout à toi de cœur et d'âme avec la reconnaissance d'un ami et fidèle compagnon de travaux.

Alexandre HUMBOLDT.

A Berlin, ce 1^{er}. septembre 1853.

Le pauvre Arago, presque aveugle, est dans le plus triste état de santé; je sais que tu continues avec la même louable ardeur d'augmenter tes immenses collections. —

Pour copie conforme à l'original,

Montévideo, 2 novembre 1863. —

ROGUIN

M. le baron de Humboldt dans presque toutes ses lettres faisait à M. Bonpland un tableau peu flatteur de l'Europe scientifique, néanmoins le baron y jouissait de tous les

avantages et de toutes les distinctions qu'un homme instruit, savant, pouvaient désirer.

Il est facile de se convaincre par cette lettre, pleine de bonnes paroles que M. le baron de Humboldt est embarrassé, qu'il a agi sans consulter son ami, qu'il était le seul qui pût en disposer. M. Bonpland n'a jamais été la dupe de son tendre ami, il n'a pu ne pas le témoigner hautement, ne pas s'en plaindre, afin d'éviter le scandale, qu'aurait produit une simple réclamation, une réclamation quelconque de sa part ; mais il n'en avait pas moins la conviction que son ami avait cruellement abusé de sa confiance ; cette pénible pensée n'a pas peu contribué aussi à son départ pour la France.

Bonpland disait souvent : Humboldt est plus âgé que moi de deux années ; je l'attends, si je vis plus que lui, à ses derniers jours, il est impossible qu'il n'ait pas de remords, et qu'il meure sans les manifester (1). M. Bonpland était d'un caractère excessivement réservé, timide même, lorsqu'il s'agissait de ses intérêts généraux. C'est ainsi que dans le cours de sa vie, il a souvent préféré

(1) La narration suivante que m'a faite un négociant de Buenos-Ayres, appuie les paroles de M. Bonpland :

« En 1819 je partis de Buenos-Ayres pour France, à mon arrivée à Bordeaux, j'y fus détenu un mois environ, comme arrivant d'une colonie espagnole insurgée : c'était une attention de la part du gouvernement de la Restauration en faveur de la famille des Bourbons, qui gouvernait l'Espagne. — A mon arrivée à Paris, je m'empressai de me présenter chez M. le baron de Humboldt, auquel j'avais à communiquer quelques affaires relatives aux intérêts de son ami M. Aimé Bonpland, dont j'avais la procuration : la première fois que je demandai à voir M. le baron de Humboldt qui demeurait sur le quai de la Ferraille, au 4^e étage ; son valet de chambre, après m'avoir fait attendre, revint me dire, que M. le baron était sorti. — Je laissai s'écouler quelques jours après lesquels je me présentai une seconde fois, je reconnus que j'étais consigné par la réponse qui me fut fai^te :

perdre des sommes considérables, pour éviter d'entrer en discussion avec les débiteurs ; et néanmoins ces sommes lui étaient légitimement dues.

Six ans s'étaient écoulés depuis leur départ de France, lorsque, plus riches que ne l'eût été aucun autre voyageur avant eux en collections de tout genre, en faits nouveaux ou nouvellement vérifiés, en observations importantes ou curieuses, en dessins précieux et en écrits plus précieux encore, ils repassèrent en France.

Toujours accompagné de M. de Humboldt, Aimé Bonpland arriva au Havre-de-Grâce au commencement de 1805, et se rendit ensuite à Paris. Il n'y chercha pas le repos dont il avait tant besoin, et il s'occupa sur-le-champ de mettre en ordre tous les immenses matériaux qu'il avait recueillis. Il offrit sa collection au Muséum d'histoire naturelle, ce qui lui valut les remerciements de l'empereur Napoléon, une pension, et le titre de membre correspondant de l'Institut. Ce ne fut que quelques années après que les deux naturalistes purent communiquer au public le fruit de leurs travaux (1).

« M. le Baron vous prie, Monsieur, de laisser votre adresse, M. le Baron passera chez vous. » Quinze jours s'écoulèrent, sans nouvelles de M. le Baron, alors, j'y retournai une troisième fois, la même réponse me fut faite ; je renonçai au désir que j'avais de rapporter à M. Bonpland, d'autre renseignement sur son tendre ami, M. le baron de Humboldt, que ceux qui m'avaient été transmis en son nom par son valet de chambre, et cependant, je m'étais fait annoncer comme arrivant de Buénos-Ayres, et comme un ami de M. Bonpland.

Lors de mon retour à Buénos-Ayres, M. Bonpland, était parti pour Corrientes ; et lors de mon arrivée à Corrientes, je rendis compte à Bonpland, de mon désappointement à l'égard de son tendre ami, le Baron ; mon vieux ami, ne me répondit pas une seule parole : Les choses en restèrent là. »

(1) Je me bornerai à énumérer ici les titres des principaux ouvrages de M. Bonpland, qui par le nombre et le volume, la quantité consi-

Au retour de ce long et intéressant voyage, le destin appela M. Bonpland à vivre, à occuper un appartement, dans le palais du plus grand des potentats de cette époque si brillante, si célèbre, de l'Empire. C'était au moment où l'impératrice Joséphine, protectrice éclairée des arts et des sciences, et qui avait acquis des connaissances étendues en botanique, prodiguait des sommes énormes pour faire de la Malmaison une des résidences les plus

dérable de leurs gravures et la beauté de l'exécution, sont à eux seuls un des plus beaux monuments qui aient été élevés à la science.

Plantes équinoxiales, recueillies au Mexique et à l'île de Cuba; Paris, Schœl et Dufour, 1807 et années suivantes. 2 vol. in-fol., figures coloriées.

Monographie des malastomes et autres genres du même ordre, recueillis par A. Bonpland; 24 livraisons in-fol., 2 volumes. Le premier contient les malastomes, et le second les rhexia.

Nova genera et species plantarum quas, in peregrinatione ad plagam equinoxialem Orbis Novi, colligerunt, descripserunt, et partim abumbraverunt A. Bonpland et A. de Humboldt, et schedis autographis Amati Bonplandi; in ordinem digessit C.-S. Kunth. 7 vol. grand in-fol., figures coloriées.

Mimosées et autres plantes légumineuses du nouveau continent, rédigées par C.-S. Kunth; 1 vol. in-fol., figures coloriées.

Zoologie et anatomie comparée; 2 vol. in-4^o, figures.

Physique générale et géographie des plantes; 1 vol. in-4^o, figures.

Le grand ouvrage de MM. Bonpland et de Humboldt est intitulé ainsi :

Voyage dans l'intérieur de l'Amérique dans les années 1799-1804; Paris, Schœl et Dufour; 1807 et années suivantes. Il est composé de 11 volumes in-4^o, et 12 volumes in-fol., contenant la botanique; 4 volumes in-fol., contenant les atlas. L'exécution de cette collection est parfaite sous tous les rapports, mais son prix est considérable.

Sinopsis plantarum quas, in itinere ad plagam equinoxialem Orbis Novi, colligerunt Humboldt et Bonplan; auctore C.-S. Kunth. Parisiis, 1824-1826; 4 vol. in-8^o.

De Distributione geographica plantarum, secundum cœli temperiem et altitudinem montium, prolegomena; accedunt tabulæ æneæ. Paris, 1817; 1 vol. in-8^o.

Révision des graminées publiées dans les *Nova genera et species plantarum* de A. Bonpland et A. de Humboldt.

Essai géognostique sur le gisement des roches dans les deux hémisphère. Paris, 1822, 1 vol. in-8^o.

Bonpland et de Humboldt, *Monuments américains, vues pittoresques des Cordillères*; 2 vol. in-8^o, avec figures.

brillantes de France, qu'il fut nommé l'intendant de ses domaines. Là, au milieu des plus belles productions de la nature, des arbres les mieux choisis, des plus rares plantes exotiques, entouré des plus brillantes fleurs de toutes les parties du globe, et dominant le superbe monument qui renfermait toutes ces raretés, il en était le gouverneur, le dispensateur suprême. Qui, mieux que lui, pouvait prévenir les désirs de l'Impératrice, et former ces sites enchanteurs où, dans ses moments de repos, le génie infatigable qui avait dans ses mains les destinées du monde venait y chercher un délassement?

Souvent M. Bonpland eut l'insigne honneur de parler de ses voyages à Napoléon I^{er}, et son plus grand bonheur consistait à initier l'Impératrice aux études auxquelles il avait consacré sa vie. Douée d'une vaste mémoire et d'un goût exquis, Joséphine avait appris à caractériser les plantes réunies dans ses serres, et à les désigner non avec leurs dénominations vulgaires, mais avec celles que le grand Linné leur a imposées. Pour prouver ses progrès à son maître, elle avait coutume de lui demander avec une aménité singulière : « Eh bien ! M. Bonpland, comment se porte la *bonplandia geminiflora* ? » non pas que cette fleur fût la plus belle de ses jardins, mais parce qu'elle portait le nom que Cavanillas lui avait donné en l'honneur de M. Bonpland.

Ce n'était point la seule preuve d'estime que lui accordait l'Impératrice : Bonpland occupait une place distinguée à la Cour, il était un des administrateurs de la Malmaison et du château de Navarre, qui étaient rangés au nombre des somptueux domaines de la France.

La ménagerie de la Malmaison était alors fort peu nombreuse ; il fallait , pour l'entretenir convenablement, faire une dépense considérable que Joséphine préféra économiser.

Bonpland la vit plusieurs fois renoncer à des projets nourris pendant plusieurs mois, sur le seul calcul qu'il lui était fait d'une dépense considérable ; c'est ainsi qu'elle se priva du palais qu'elle devait faire élever à Navarre.

Aimant les fleurs avec passion, elle voulut avoir des serres qui pussent, en tout temps, lui en fournir de rares et de belles. Le parc de la Malmaison était charmant et supérieurement tenu ; mais on ne put jamais réussir à avoir des eaux claires, parce qu'elles étaient factices et retenues dans des lits de glaise. Mais des arbres étrangers, des fleurs partout, des gazons d'une beauté rare, rendaient ce séjour délicieux, et un objet d'admiration pour les personnes admises aux réceptions et aux fêtes magnifiques qui s'y donnaient fréquemment.

Dans les jours heureux, tout respirait la séduction et la grandeur autour de cette illustre princesse, qui ouvrait les portes de son palais à la société la plus distinguée de l'univers.

M. Bonpland se plaisait à me rappeler deux charmants voyages qu'il avait faits, par ordre de S. M. l'Impératrice, lors de l'occupation de Berlin, capitale de la Prusse, et de Vienne, capitale de l'Autriche par l'armée française — 1807 et 1809. — Ces deux promenades avaient pour objet de rapporter de ces deux grandes villes, des plantes rares et autres curiosités qui n'existaient pas à la Malmaison. Dans cette première capitale, où résidait son

ami, et compagnon de voyage, M. le baron Alexandre de Humboldt, qui lui servit de guide, il y fut parfaitement accueilli ; il le présenta à sa famille, à ses amis, et aux nombreux savants qui ne s'étaient pas expatriés ; il y connut aussi plusieurs personnages de la Cour, qui n'avaient pas suivi le roi et la reine, et qui boudaient naturellement les français, de ce qu'ils avaient été victorieux à Iéna. Il eut aussi l'honneur d'être présenté au prince et à la princesse d'Hatzfeld, qu'un épisode récent, rendait intéressant, et qui avait mérité les honneurs de la gravure. On se rappellera que madame la princesse d'Hatzfeld est représentée jetant au feu de la cheminée, une lettre autographe du prince, qui avait été saisie ; remise à S. M. l'Empereur Napoléon, qui avait dû immédiatement donner des ordres pour que le prince fût jugé par un conseil de guerre, qui l'aurait infailliblement condamné à la peine capitale. La lettre brûlée, il n'existait plus aucune preuve.

On se rappellera également que M. le prince, était resté après le départ de S. M. Prussienne, gouverneur général de la capitale, et qu'il rendait compte au roi, dans cette lettre, alors qu'il était considéré comme prisonnier sur parole, des mouvements de l'armée, de sa force, de sa composition etc., etc.

M. le prince et madame la princesse d'Hatzfeld, avaient les sympathies des autorités françaises, qui s'employaient de tout leur bon vouloir à obtenir l'élargissement du Prince, et on a vu que S. M. l'Empereur, s'y prêta de la meilleure grâce, en donnant à madame d'Hatzfeld le moyen de l'obtenir.

M. Bonpland, éprouvait encore après tant d'années, un charme tout particulier à s'entretenir de cette respectable famille ; il y dînait assez souvent, vantait le palais qu'elle habitait, et la belle serre, qui renfermait une collection de plantes rares, dont il emporta un choix fait par lui, et offert par la Princesse à S. M. l'Impératrice. Quel plaisir j'éprouvais, disait-il, lorsque dinant dans cette belle serre, qui était vraiment un lieu enchanteur, je voyais par le vitrage tomber la neige avec abondance, s'attacher aux vitres, lorsque nous étions chaudement assis à une table à manger, servis avec délicatesse : vivrait-on ce qu'a vécu Mathusalem, on ne peut jamais oublier de pareils jours de bonheur : Hélas ! depuis cette époque fortunée, j'ai passé par de rudes épreuves.

Le jardin d'acclimatation fut également mis à contribution par M. Bonpland, aussi bien que les collections de quelques riches amateurs, il s'en retourna à Paris, emportant une riche et abondante récolte, et très heureux de l'accueil aimable qui lui avait été fait, par toutes les personnes distinguées auxquelles il avait été présenté, et de l'empressement qu'elles apportèrent à remplir ses désirs.

Dans son voyage à Vienne, cette jolie capitale du vaste empire d'Autriche, il ne tarissait pas sur les éloges mérités des hommes savants par lesquels il fut reçu : chaque partie de la science était représentée, la botanique, la géologie, la métallurgie ; la statistique en particulier, était cultivée par un homme du plus grand mérite et d'une mémoire prodigieuse ; il s'y rencontra avec M. Cadet de Gassicourt, envoyé par S. M. l'Empe-

reur, et qui a rendu compte de son voyage et de son séjour, par une publication fort intéressante, et qui ne se loue pas moins que M. Bonpland, de l'urbanité, de la bonté avec laquelle il a été accueilli.

M. Bonpland emporta également de cette capitale, une autre collection de plantes rares, qui vinrent enrichir les serres de la Malmaison, déjà si abondamment peuplées ; et s'éloigna à regret des nouveaux amis, dont il s'était acquis les sympathies, par son instruction spéciale, par les connaissances variées dont il avait donné des preuves, aussi bien que par l'amabilité et la douceur de son caractère.

Joséphine était fort attachée à Napoléon, on peut même dire qu'elle l'aimait avec passion ; elle ne put donc qu'éprouver le plus violent chagrin de se voir séparée de l'homme extraordinaire à qui elle avait consacré son existence. Napoléon brisa violemment les liens qui le liaient à celle qui l'avait accompagné dans sa gloire et dans ses triomphes : elle perdit en un jour les faveurs de la fortune, elle descendit du haut poste où elle s'était élevée comme si elle eût abdiqué volontairement, elle entendit même avec sérénité le décret qui lui annonçait sa chute du trône ; elle eut assez de force de caractère et peut-être assez d'amour pour consentir au sacrifice ; elle pensa qu'un tel effort lui assurait à jamais le bonheur de rester l'amie de l'Empereur, et l'espoir de le voir, de l'entretenir quelquefois. Après avoir pris cette courageuse résolution, rien ne put lui paraître difficile.

« Ce n'est pas la perte de la couronne qui m'afflige, dit-elle, ce jour-là même, à M. Bonpland, mais c'est la

perte de l'homme que j'ai le plus aimé dans ma vie, et que je ne cesserai d'aimer jusqu'au tombeau. »

Bien des années s'étaient écoulées depuis cette triste scène, et Aimé Bonpland, les yeux inondés de larmes et la voix tremblante d'émotion, répétait encore ces paroles.

Depuis le divorce, Joséphine habitait la Malmaison; elle y avait un Etat et y tenait une Cour conforme à son rang. C'était l'intention de l'Empereur. Il voulait même qu'on ne s'y relachât pas de l'étiquette, parce que l'Impératrice avait été *sacrée*; il lui avait écrit que ce lieu était plein de leurs sentiments qui ne pouvaient et ne devaient jamais changer; c'était à ce titre surtout, et à cause de la proximité de Paris, des Tuileries, que cette résidence était chère à Joséphine. L'appartement qu'y avait habité Napoléon était resté vacant, elle ne voulut pas qu'on y touchât, tout était resté dans le même état; dans son cabinet, un livre d'histoire posé sur son bureau et marqué à la page où il avait achevé sa lecture; la dernière plume dont il s'était servi; dans sa chambre, des vêtements épars sur les sièges. Joséphine appelait tout cela ses *reliques*, et se chargeait elle-même de leur propreté.

Elle désira voir Marie-Louise pour lui conseiller les moyens de plaire à Napoléon et de le rendre heureux.

L'Empereur voulut mener son épouse à la Malmaison, elle s'y refusa et fondit en larmes; elle était très jalouse de Joséphine, celle-ci jugea à propos d'aller s'établir au château de Navarre.

Quelque temps après le divorce, Napoléon fit prévenir l'Impératrice Joséphine qu'il irait la visiter le lendemain. L'idée d'avoir à ses côtés celui qui, quoique ingrat,

possédait toutes ses affections, fit renaître dans son cœur de fortes impressions. Le peu de temps qui se passa entre l'annonce et l'arrivée de l'Empereur fut employé à donner à cette entrevue le caractère d'une époque mémorable ; les préparatifs en furent immenses. Ce qui occupa le plus Joséphine fut l'apprêt des fleurs : « Demain, dit-elle à M. Bonpland, tout doit être joie et plaisir autour de nous ; j'attends l'Empereur. Ornez de fleurs tous les coins de mon palais ; je désirerais les faire pousser sous mes pas. » Pendant cette journée, Joséphine oublia toutes ses peines ; elle ne se rappela que son bonheur passé. Par une délicatesse qu'il est facile de comprendre, elle reçut l'Empereur au péristyle de son palais et conversa avec lui en présence de ses courtisans ; elle n'ignorait pas l'opposition que Napoléon avait rencontrée pour la visiter, et réellement ce qui l'avait éloigné de la Malmaison, ce n'était pas l'indifférence, mais la jalousie de sa nouvelle épouse.

Napoléon ne voulut pas se retirer de la Malmaison sans visiter les riches collections de plantes qu'avait réunies M. Bonpland dans ses magnifiques jardins d'hiver. Il fit son éloge, il admira ses nouvelles conquêtes, et le félicita des bons résultats donnés par ses essais d'acclimatation. Si bien encouragé, le naturaliste entreprit et publia (1) la description des plantes rares qui se trouvaient à Navarre et à la Malmaison. Ce fut un des plus beaux ouvrages qui sortirent des presses de Paris ; il était orné de belles gravures dessinées par les meilleurs artistes de France.

L'abdication de l'Empereur à Fontainebleau brisa le

(1) *Description des plantes rares cultivées à la Malmaison.* Cet ouvrage parut par livraisons, de 1812 à 1816.

cœur de Joséphine ; on peut affirmer qu'il n'y avait rien d'égoïste dans ce sentiment, car sa position personnelle n'éprouvait aucun changement. Au milieu des révolutions qui s'opéraient dans les hommes, les choses, les opinions et le gouvernement, en France, les vainqueurs se plaisaient à entourer d'attentions délicates la princesse qui avait été l'épouse infortunée de Napoléon ; l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, les ambassadeurs et les généraux des armées, vinrent lui présenter leurs hommages dans sa retraite silencieuse de la Malmaison.

Une garde d'honneur veillait sur sa personne et ses propriétés ; nul n'aurait été assez audacieux pour les profaner. Mais l'intérêt témoigné par les envahisseurs de la France était une preuve évidente de leur respect pour Joséphine. Absorbée dans sa douleur, l'Impératrice eût désiré se soustraire à ces visites officielles.

« Ce n'est pas ici ma place, disait-elle un jour à M. Bonpland, devenu le confident intime de ses peines ; l'Empereur est seul et abandonné, je voudrais être auprès de lui pour l'aider à supporter son infortune. Mais puis-je le faire ? Jamais je n'ai tant souffert d'avoir perdu le droit d'accomplir ce devoir. J'ai pu me résigner à vivre loin de lui, tant qu'il a été heureux ; aujourd'hui qu'il est malheureux, qu'il me pèse d'être éloigné de lui ! »

Le coup mortel était porté ; rien ne pouvait sauver une vie aussi précieuse. Joséphine, douée d'une vive sensibilité, était en proie à une agitation continuelle, et les soins même que lui rendaient les monarques augmentaient son mal, en renouvelant des souvenirs déchirants. Forcée de retenir ses larmes, et frappée à chaque instant par des

marques non équivoques de la plus vive ingratitude de la part des personnes attachées à son service, qu'elle avait comblées de bienfaits, Joséphine ne pouvait échapper à une maladie sérieuse.

L'Impératrice fut atteinte d'une esquinancie qui ne tarda pas à prendre un caractère grave ; elle éclata bientôt sous la forme d'une violente angine couenneuse, qui, en trois jours, termina sa vie et ses souffrances. Pendant sa maladie, elle appelait souvent M. Bonpland, et, quoiqu'il ne fût pas son médecin, elle lui demandait souvent son avis. Le jour avant sa mort, elle parut comprendre en lui parlant, que son état était désespéré ; elle se tourna aussitôt sur elle-même, et perdit en même temps l'usage de la parole. Dès lors tous les secours de l'art furent inutiles ; tous les soins lui furent prodigués en vain par les D^{rs} Lasserre, Horeau, Bourdois de la Motte. L'empereur Alexandre lui envoya son premier médecin, il fit lui-même de fréquentes visites à l'illustre malade ; il était dans le parc de la Malmaison lorsqu'elle expira le 29 mai 1814, dans les bras de ses enfants et de quelques amis qui lui étaient restés fidèles.

Quelques moments avant sa mort, on lui entendit prononcer par intervalles et pour toutes paroles : l'île d'Elbe ! Napoléon !... Depuis long-temps elle ne vivait qu'en lui, ce fut aussi sa dernière pensée.

M. Bonpland fut témoin de cette scène de deuil, qui laissa dans son âme la plus vive impression ; il versa des larmes non sur sa fortune brisée, mais sur la mort prématurée de cette princesse incomparable, qui encourageait ses travaux de sa haute protection et de ses suffra-

ges. Quarante années s'étaient écoulées, que M. Bonpland montrait à ses amis un portrait en miniature entouré de diamants, que l'Impératrice lui avait donné en souvenir.

La Malmaison perdit rapidement tout son éclat ; sa décadence fut aussi prompte que sa création avait été progressive.

M. Bonpland eut la douleur de voir dépérir le fruit de ses soins, le résultat de sacrifices très-coûteux et inappréciables.

En peu de temps, le parc était devenu méconnaissable : les arbustes rares, qui s'y trouvaient à chaque pas, avaient déjà disparu ; à la place d'un bel ombrage de rhododendrons, on ne remarquait plus qu'un trou profond, plein de mauvaises herbes ; au lieu de ces jolis massifs de fleurs, on apercevait de hautes luzernes, des eaux vertes et crouissantes, exhalant une odeur infecte.

Le séjour de la France n'avait déjà plus de charmes pour Aimé Bonpland ; rien ne pouvait combler le vide que laissaient dans son cœur la mort de l'Impératrice et la décadence de sa belle demeure.

Ces souvenirs douloureux, quelques démêlés pénibles avec les exécuteurs testamentaires de Joséphine, la conduite peu délicate de son ami et compagnon de voyages M. de Humboldt, le déterminèrent de presser le moment de son départ pour l'Amérique Méridionale.

Son esprit se porta vers le passé quand il parcourait les riches provinces de la Nouvelle-Espagne, il lui paraissait qu'il lui restait beaucoup à faire pour remplir le programme qui lui était tracé, surtout dans la partie de la botanique, qui pouvait recevoir de grandes additions. Il

voulut, aux plantes équinoxiales, ajouter celles qui croissent dans la zone tempérée, que Commerson avait observée légèrement. M. Rivadavia, qui se trouvait alors à Paris, l'engagea à partir. M. Bonpland s'embarqua sur un navire qui devait appareiller pour Rio de la Plata; après une traversée heureuse, il arriva à Buenos-Ayres à la fin de 1816.

El Señor Don Bernardino Rivadavia, y était arrivé en qualité d'agent confidentiel du Gouvernement de Buenos-Ayres; il cherchait par tous les moyens en son pouvoir à engager tout homme de mérite qu'il rencontrait sur son chemin à se rendre à Buenos-Ayres, qu'il leur peignait comme un Eldorado, et où il devait trouver la fortune et un bien-être que l'Europe ne leur offrait plus par suite des convulsions politiques; c'est ainsi qu'il trompa M. Bonpland, aussi bien que MM. Mora et de Angelis. — La déception pour ces Messieurs fut complète, et aucune des promesses fallacieuses à eux faites, ne se réalisèrent. M. Bonpland fit ce qu'il put pour vivre; il exerça la médecine, mais ne sut jamais se faire payer ses honoraires; il fit aussi un peu d'agriculture, mais sans succès par le manque de capitaux; il devint aussi distillateur, horticulteur, jusqu'au moment où il se rendit dans la province de Corrientes et celle des Missions. M. de Angelis, napolitain, et appartenant à une famille distinguée, se fit publiciste, imprimeur, instituteur: homme érudit, il avait été l'un des précepteurs des fils du roi de Naples, Joachim Murat, et avait accompagné S. M. la reine Caroline, dans son voyage de Naples à Trieste, lorsqu'elle dut abandonner et sa belle royauté et son titre, M. Joaquim

Mora, espagnol, homme très distingué, avocat de profession, fut mieux avisé : après avoir résidé à Buenos-Ayres, pendant deux années environ, et y avoir publié le journal *la Chronique*, en participation avec M. de Angelis et les frères Varela, Juan Cruz et Florencio, il partit pour le Chili, passa au Pérou et retourna en Europe, Espagne, où il a joué un rôle important, et comme publiciste et comme député aux Cortès.

M. Bonpland est mort pauvre à Corrientes.

M. d'Angelis est mort pauvre à Buenos-Ayres.

M. Mora est mort en Espagne.

M. Rivadavia, à son retour à Buenos-Ayres, devint ministre, président de la République-Argentine, séduisit son pays par des idées européennes, d'ordre, de bonne administration, toutes choses prématurées, et qu'il voulut improviser chez un peuple qu'il ne connaissait que peu ou point, dont l'ignorance était grande en de semblables matières ; puis impérieux par caractère, sévère dans le commandement, vain de son pouvoir, de son influence qui ne s'étendait pas au-delà de la province de Buenos-Ayres, il résulta de ce beau rêve, que son gouvernement fugace n'eut pas de durée, qu'il fut la proie d'un parti qui le renversa sans presque rencontrer d'opposition et qui a été, par la suite, la cause principale du règne de Juan Manuel Rosas dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des Provinces-Argentines.

M. Bonpland, dans son voyage d'Amérique, était accompagné d'une amie ; jeune encore, d'une figure fort agréable, d'une tournure distinguée et d'un ton parfait, cette dame avait eu ses jours de malheur : son histoire

était un véritable roman, mais un roman d'un intérêt palpitant. Elevée dans l'opulence, chez M. Campanad, avec les sœurs de l'Empereur et les duchesses et comtesses, etc., du premier Empire, puis après, entrée au Couvent, elle n'en sortit que pour se marier contre son gré, à un homme qui ne la méritait pas; il s'en suivit une incompatibilité de caractère tellement prononcée, qu'une séparation devint indispensable, elle eut lieu; cette dame se retira provisoirement chez sa mère, femme altière, qui avait beaucoup vécu dans un certain monde, et très affectée d'être obligée de s'en éloigner, son âge avancé le lui commandant; elle devint avare, acariâtre, d'une susceptibilité ridicule, et finit par chasser de chez elle, sa fille et les domestiques qui ne purent malgré tout leur bon vouloir y rester plus longtemps.

Madame A. de B. se retira auprès d'un grand personnage, où elle séjourna jusqu'au moment où elle fit la connaissance de M. Aimé Bonpland, avant l'époque fatale de 1814. — 1815 arriva, pour mettre le comble à la fâcheuse position de notre savant botaniste, qui résolut de s'y soustraire par un voyage en Amérique: nous savons ce qui lui arriva. — M^{me} A. de B. ne voulut pas s'en séparer. —

Son amie M^{me} A. de B., après avoir attendu à Buénos-Ayres, pendant plusieurs années, le retour de M. Bonpland, partit pour aller solliciter des protections assez influentes pour arracher M. Bonpland de son exil; mais, toutes les démarches ont été infructueuses, aussi bien que toutes celles qui ont été tentées.

M^{me} A. de B. fort petite maîtresse , trouvait souvent mon vieil ami un peu sans façon, ne se soignant pas assez dans sa mise, ayant un manque absolu de coquetterie, qui la désespérait , et dont B. s'amusait beaucoup ; il appelait ses sorties, les jérémiades quotidiennes.

Puis, pour couronner l'œuvre, M. B. jouait du violon , instrument terrible pour les oreilles du prochain , lorsque l'on ne fait que râcler ; et malheureusement c'était le cas de B. Il en résultait que lorsque B. menaçait M^{me} A. de B. de prendre le fatal instrument, M^{me} A. de B. qui était très bonne musicienne, et pianiste, s'empressait de se soumettre, faisait la chatte, afin de désarmer la colère de son ami.

Madame A. B. était fille d'un homme fort connu, par le nom, et par la fortune, il périt pendant la révolution, et fut guillotiné le même jour, et un moment après une femme célèbre à plus d'un titre.

Notre illustre naturaliste se trouvait de nouveau sur le continent américain; il fut reçu et accueilli à Buenos-Ayres par tout ce qu'il y avait de distingué. Il commença aussitôt à parcourir la province pour se livrer à l'étude de la botanique ; il ne put le faire que sur un rayon très-circonscrit : en effet, l'état du pays n'était pas propice pour entreprendre un pareil travail (1).

(1) Depuis l'arrivée de M. Bonpland dans nos contrées, il y a environ quarante ans, le bassin de La Plata n'a jamais cessé d'être en fermentation ; si ce ne sont pas les révolutions qui agitent le pays, c'est le despotisme qui l'écrase. C'est par ce motif que la majeure partie des émigrations d'Europe ont été dissipées ou évincées à différentes époques. L'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres, est divisée de nos jours en quatre républiques, qui forment tout autant de gouvernements différents : le Paraguay, la Confédération Argentine, la province de Buenos-Ayres et la Banda orientale. Le Paraguay , après la mort du Dr Francia, a continué à être gouverné despotique-

L'indépendance des provinces du Rio de la Plata , proclamée par le congrès de Tucuman , avait beaucoup d'obstacles à surmonter et des ennemis puissants à

ment par Lopez, qui, depuis qu'il est au pouvoir, a eu des difficultés avec la France, le Brésil, les États-Unis, pour cause de spoliation ou de mauvais traitements faits à leurs sujets. Urquiza, un des lieutenants de Rosas, est à la tête de la Confédération Argentine, gouverne arbitrairement, et suit le même système que son ancien maître. Si, de nos jours, la république de Buenos-Ayres voit augmenter sa population, si elle concentre toute l'émigration européenne, c'est qu'elle est gouvernée par des lois et une bonne constitution. Urquiza, qui voudrait faire de Buenos-Ayres son patrimoine et le gouverner comme il gouverne depuis quinze ans la province de l'Entre-Rios, comme Rosas a gouverné Buenos-Ayres pendant vingt ans, cherche depuis plusieurs années à la ruiner, en fournissant aux Indiens Pampas les moyens de l'envahir. C'est une guerre atroce que les sauvages font sur la frontière ; ils fondent avec impétuosité sur les estancias, massacrent les hommes et emmènent les femmes et les enfants en esclavage. Il a fait dévaster de cette manière plus de cent lieues, et a fait perdre une immense quantité de bestiaux aux propriétaires. Ces invasions ont lieu assez souvent, parce que les Indiens ont la facilité de faire passer les troupeaux dérobés par les Cordillères et vont les vendre au Chili. Les gouvernements européens laisseront-ils détruire la belle organisation de cette province par les Indiens et les gauchos d'Urquiza ? Qu'ils pensent bien que Buenos-Ayres est le berceau de la civilisation dans ces parages, que de grands intérêts européens, qu'un grand commerce, y sont concentrés.

Dans la république orientale, le président Pereyra nous a donné, en 1858, une représentation du temps des fameux conventionnels Carrier et Collot-d'Herbois. Dans cette province la propriété échappe à beaucoup d'individus qui ont des titres. Je suis allié à une famille honorable, qui a eu quelques différends avec le gouvernement relativement à l'héritage de ses aïeux. Depuis vingt-cinq ans, il nous a acheté une surface de deux cent trente lieues de terrain ; la somme s'élève à plus de 6 millions de francs. Non seulement il ne paye pas, mais encore un décret du mois de septembre 1858, signé par le président Péreya, dépouille la famille Solsona de plus de vingt lieues carrées.

Si la propriété est si bien respectée pour les orientaux, que doit-on espérer pour les étrangers établis dans le pays. Qu'il me soit permis de citer un seul fait. Quand, en 1845, les ministres Ouslay et Deffaudis déclarèrent la guerre à Buenos-Ayres, le général Oribe, occupait toute la campagne de la Banda orientale ; il bloquait en même temps la ville de Montevideo. Un grand nombre de familles paisibles qui travaillaient dans les champs, anglaises ou françaises, furent saccagées, ruinées, maltraitées ; plus de soixante personnes furent massacrées ; d'autres furent obligées de travailler comme des

combattre. Artigas (1) maintenait l'anarchie dans la république orientale de l'Uruguay, qui se propageait aussi dans les provinces de l'Entre-Rios et de Corrientes ; le dictateur Francia gouvernait despotiquement dans le Paraguay, et empêchait toute communication avec l'étranger ; San-Martin organisait une armée pour aller délivrer le Chili ; l'épée de Bolivar n'avait pas encore assuré l'indépendance de la Colombie, et le haut et le bas Pérou se maintenaient sous la domination espagnole, dont les armées occupaient les points principaux de ces colonies. Tout était sur un volcan, il y avait du danger à voyager sur l'immense étendue du continent américain.

M. Bonpland, contrarié dans ses projets, et obligé de séjourner à Buenos-Ayres, accepta l'offre que lui fit le gouvernement de la chaire de pathologie interne à la Faculté de Médecine ; mais, poursuivi par l'amour de ses études de prédilection, il abandonna ses élèves, prit son essor, et fut fonder un établissement agricole et porter

forçats. sous les ordres de chefs barbares. J'ai lu tous ces détails dans plus de 800 dossiers de réclamations. La plupart de ces familles spoliées avaient acquis une petite fortune par leur travail ; depuis quinze ans, elles sont dans un dénûment complet, sans qu'elles aient pu recevoir le moindre secours. Cependant nous sommes au mois de janvier 1864, et aucune indemnisation n'a été payée.

(1) Artigas, s'est rendu fameux par ses crimes, et bien qu'aujourd'hui on cherche à les pallier, en le proclamant le premier patriote, le patriote par excellence, il n'en est pas moins vrai que l'histoire ne peut l'absoudre ; les malheureux Espagnols, sont là pour répondre aux accusations portées contre son administration, sa personne et ses agents.

C'est en vain que les gouvernements s'évertuent à donner son nom à un village formé sur la frontière aux bords du Yaguaron ; à une place située entre la ville et le Cordon à Montévideo ; et jusqu'à décréter qu'une statue lui sera élevée sur cette même place ; ils ne peuvent empêcher qu'Artigas, ne soit cité au nombre des hommes qui se sont fait remarquer par bien des cruautés, et par leurs exactions : Il serait bien plus sage de chercher à le faire oublier.

ses travaux scientifiques dans la province de Corrientes, aux anciennes missions des jésuites (1), entre les fleuves de l'Uruguay et du Parana, où il trouva, au milieu de la solitude, la tranquillité qu'il désirait ardemment.

Là, sous la protection de son ami M. Ferré, gouverneur

(1) Depuis l'indépendance de ces pays, l'ancien territoire des missions est divisé en trois parties.

La première comprend les huit bourgades situées sur la rive droite du Parana; elles appartiennent à la province du Paraguay.

La seconde renferme les quinze missions établies entre le Parana et l'Uruguay, elles appartiennent à la province de Corrientes; c'était autrefois les bourgades les plus florissantes de toutes les missions des Jésuites. En 1819 les bandes d'Artigas dispersèrent les Indiens et brûlèrent leurs habitations; mais, grâce à la bonté du terrain et des pâturages, le pays fut bientôt repeuplé. Ce sont les Indiens de ces bourgades que M. Bonpland a employés pendant longtemps à la culture; c'est dans ces localités qu'il avait son estancia de Santa-Anna.

Enfin la troisième portion appartient à l'empire du Brésil, et comprend les sept missions fondées sur la rive gauche de l'Uruguay; l'empereur les a conservées et emploie tous les moyens possibles pour les faire prospérer.

Les Brésiliens et les Portugais auxquels le chef des bandits Artigas, — car en bonne conscience on ne peut pas donner le nom d'armée, à un ramassis d'hommes de tous les pays, qui n'étaient ni instruits dans le métier des armes, ni organisés — a fait une guerre acharnée, et par lesquels il a été vaincu, et qui l'ont obligé à se réfugier au Paraguay, où il est mort dans la résidence que lui avait imposée Francia, — sont devenus les maîtres des missions par un traité fait avec le général Rivera, traité onéreux, bien entendu, à la bande orientale dont il réduisit le territoire, et rapprocha les Brésiliens de la frontière jusqu'au Cuarcim, au lieu de l'Ybicuy-Grande, où elle était fixée avant ce traité; perte considérable au territoire mais peu appréciée jusqu'à ce jour.

C'est aux Brésiliens que l'on doit la complète destruction de cette partie des missions; à cette époque ils enlevèrent tout ce qui pouvait leur être de quelque utilité, jusqu'aux tuiles qui recouvraient les toits des maisons bâties en pierres sèches ou en pisé.

Aujourd'hui les missions de Corrientes ne sont plus formées en bourgades. A la suite des guerres qui ont désolé cette contrée, les Indiens dispersés sont réunis par des spéculateurs; ils ne s'occupent plus à cultiver les terres et élèvent les bestiaux au profit de quelques colons. On voit encore, dans ces déserts, de grands édifices abandonnés et entourés de ruines: ce sont des églises et des magasins élevés autrefois par les Jésuites.

Dans un rapport ministériel inédit, adressé au roi d'Espagne, nous

de ce pays, il faisait des excursions scientifiques et s'occupait surtout de culture. L'essor de cet établissement créa spontanément une nouvelle vie commerciale à la province, qui, depuis longues années, était inconnue. Les commencements furent très-pénibles ; mais il était

voyons quelle a été la population des missions à différentes époques : l'auteur, ennemi des Jésuites, reconnaît « qu'au moment où ces Pères furent expulsés, la population des trentes villages fondés par eux s'élevait à 92, 000 âmes, et qu'elle fut réduite, dans l'espace de vingt ans, à 42, 000, c'est-à-dire moins de la moitié. »

La population, déjà si réduite en 1789, diminua plus rapidement encore dans les années suivantes ; et, quand l'Amérique insurgée eut chassé les Espagnols, ceux-ci ne laissèrent dans le pays que 14, 000 Indiens. Ce nombre s'est réduit considérablement.

Dans les premières années qui suivirent l'établissement des Espagnols sur les rives de la Plata, ils avaient voulu soumettre les individus par la force des armes ; ils n'y réussirent qu'imparfaitement, car, en 1580, ils ne voyaient encore sous leur domination qu'une poignée d'indigènes qui pouvaient d'un moment à l'autre les abandonner. Le plus grand nombre des tribus défendaient le sol natal, avec l'énergie du désespoir, contre les envahissements des nouveaux venus. Les Indiens voisins du Rio de la plata luttèrent pendant de longues années, et quand, épuisés par la guerre, décimés, écrasés en détail, il leur fallut cesser une inutile résistance, les uns, en petit nombre, furent retenus dans les villes, dont ils augmentèrent la population ; les autres abandonnèrent les bords délicieux des rivières et s'enfuirent dans le desert. Les Espagnols, voyant qu'ils n'avaient pu asservir les volontés des naturels ni les plier à la civilisation, et qu'à peine ils conservaient une poignée d'Indiens dans ce vaste territoire, abandonnèrent la voie des armes et s'attachèrent à favoriser la propagation de la foi chrétienne ; ils pensaient que l'action religieuse était la seule efficace, la seule capable de plier à l'obéissance l'esprit indépendant des naturels.

Les Jésuites s'enfoncèrent dans les déserts et commencèrent avec ardeur leurs travaux évangéliques. Ils se rendirent agréables aux chefs indiens, s'établirent dans les tribus qui voulurent se soumettre à eux, et s'occupèrent de leur administration. Ils se fixèrent d'abord dans une localité où ils comprirent que leur influence s'affermirait plus aisément. Pendant leurs excursions, ces Pères avaient visité les bords enchanteurs du Parana, étudié les mœurs des habitants, et ils s'y établirent parce qu'ils voyaient d'une part un terrain fertile arrosé par de grandes rivières, un climat tempéré, et de l'autre un peuple docile, aisé à discipliner, et moins hostile que les autres tribus. Les Guaranis avaient déjà quelques notions d'agriculture, et leur caractère, leurs coutumes, leurs goûts, différaient de ceux des autres tribus. Leurs descendants sont d'une stature moyenne, leur couleur

déjà parvenu à vaincre les difficultés qui accompagnent toujours les entreprises de cette nature, quand le caractère ombrageux du D^r Francia, gouverneur du Paraguay, s' alarma de ses progrès ; de violents soupçons s' élevèrent dans l'esprit du dictateur ; il craignait aussi que M. Bon-

est légèrement cuivrée ; ils sont bien proportionnés dans leurs formes et d'une intelligence plus développée que celle des autres Indiens. J'ai connu, dans la campagne de Montevideo, un Indien guarani de 90 ans, qui était né et avait vécu sous le régime des Jésuites.

La prédication des premiers religieux fut empreinte de douceur et de persévérance ; ils leur firent sentir les avantages de la civilisation et leur inspirèrent le désir de se rendre agréables les uns aux autres par des travaux d'une utilité générale, et par conséquent dignes d'une mutuelle approbation. Mais, pour éclairer ces hommes grossiers, pour les civiliser, pour étendre parmi eux les lumières de la religion, pour se rendre maîtres d'eux en un mot, dans leur propre intérêt, il fallut acquérir une certaine puissance matérielle. Les ministres de la foi se gardèrent bien pourtant de convertir les Indiens en violentant leurs consciences, la persuasion fut leurs meilleures et à peu près leurs seules armes, et s'ils recouraient quelquefois à des moyens d'intérêt temporel, c'était toujours avec modération et prudence. Aussi un grand nombre de tribus furent-elles bientôt baptisées ; cette conversion fut d'autant plus rapide que nul fanatisme religieux, nulle croyance bien arrêtée, n'avaient jeté chez les Indiens de profondes racines, et qu'il n'existait parmi eux ni intérêts de caste ni privilège sacerdotal. Aussi les bords de la Plata furent-ils promptement couverts de chrétiens ; on fonda des cures, des églises, des couvents, et les naturels se rangèrent sous la loi de leurs pasteurs.

Pour que les Indiens ne pussent prendre d'autres idées que celles qui leur étaient inculquées par les Jésuites, ceux-ci avaient appris la langue guarani, dont ils avaient formé une grammaire, et ne leur parlaient jamais en espagnol. Ils ne mettaient pas moins d'attention à maintenir l'égalité ; la nourriture et les vêtements étaient les mêmes pour tous, les travaux à peu près pareils, et l'Indien qui administrait la justice n'avait hors de là aucun pouvoir.

Les Jésuites ont toujours empêché que les étrangers ne pénétrassent dans les missions, ils en disputaient l'entrée même à leurs évêques et aux délégués du gouvernement, et, quand les premiers venaient exercer leurs fonctions, on célébrait des fêtes brillantes qui les empêchaient de rien examiner.

Pour arriver au point de civilisation où les Jésuites avaient poussé les Indiens, il leur fallait de la persévérance à faire exécuter leurs ordres ; sans cela les indigènes seraient revenus à leur insouciance première et à leurs habitudes de sauvages. Malheureusement, sous ce régime, nul motif d'émulation ne pouvait porter les Indiens à perfectionner leur talent, puisque le plus habile n'était ni mieux vêtu ni

pland ne vint espionner sous prétexte de science; il redouta pour le commerce du Paraguay le tort que pouvait lui occasionner la culture de l'herbe *maté* (1), et supposait aussi qu'il faisait cause commune avec Ravirez, son ennemi. Bien que son établissement à Santa-

mieux nourri que les autres. De nos jours, les errements de l'âge primitif, ayant été arrêtés dans leurs développements par les dominations successives qui les ont forcés à se replier sur eux-mêmes, et d'autres, au contact des Européens, ont pris une marche ascendante et se trouve dans la voie de la civilisation; aussi voyons-nous quelques descendants de ces hordes abruties occuper une position élevée dans l'art de la guerre et la magistrature.

(1) Le *maté*, ou arbre du Paraguay, est la feuille d'un arbre qui croît en abondance aux environs de Villa-Rica. Pour la préparer, on la torréfie, on la fait fermenter, et on la pulvérise ensuite. L'infusion sucrée ou non sucrée de ces feuilles ainsi préparées est d'un usage général au Rio de la Plata, au Brésil, au Chili, dans le haut et le bas Pérou, et dans l'ancienne république de Colombie.

Les instruments dont on se sert pour prendre le *maté* sont formés d'une petite citrouille creuse, monté ou non en argent; quand on veut prendre l'infusion, on fait brûler du sucre dans une petitealebasse, et on y jette ensuite une pincée de *maté*, réduit en poudre, et on la remplit d'eau chaude.

Cette boisson ainsi préparée, on l'aspire au moyen d'un petit tuyau en argent ou en jonc, terminé par une pomme d'arrosoir, et qu'on appelle *bombilla*. Le *maté* passe ainsi de main en main, et la *bombilla* de bouche en bouche, après avoir passé par celle des domestiques nègres, qui ont eu soin de le goûter avant de le servir, pour s'assurer s'il est bien fait. Je me rappelle avoir soigné plusieurs personnes qui avaient gagné la syphilis de cette manière.

Cette boisson amère, si recherchée des habitants, me paraît plutôt nuisible qu'utile. Quant à moi, depuis quinze années que j'habite le pays, je n'ai jamais pu m'y habituer. L'usage immodéré qu'on fait de ce végétal constitue une branche de commerce très-étendue et très-importante; on évalue à 50 ou 60,000 quintaux le *maté* qu'on exporte habituellement du Paraguay.

Note sur la convenance d'adopter un système diamétralement opposé à celui que l'on a adopté jusqu'à ce jour pour cultiver et préparer la yerba maté, par AIMÉ BONPLAND

La province de Corrientes n'est pas moins riche en yerbales (1) que le Brésil et le Paraguay; elle trouve dans cette plante une ressource

(1) On entend par *yerbales* les forêts de l'arbre qui donne la yerba maté. L'arbre de la yerba est silvestre et croît, au milieu des autres arbres, dans les

Anna, située sur la rive orientale du Rio-Sarana, fût dans une province séparée du Paraguay par une très-large rivière, le dictateur résolut de le détruire et de faire enlever Bonpland.

M. Bonpland allait souvent se promener à cheval sur

inépuisable dont le revenu annuel sera en raison des soins que l'on emploiera pour la bien cultiver, et en adoptant d'autres moyens plus rationnels pour la fabrication de la yerba maté.

Pour obtenir ces avantages, il est urgent avant tout de prendre connaissance de tous les yerbales, et de changer ensuite le système adopté jusqu'aujourd'hui pour son élaboration, et qui est le même, sans aucune différence, que celui qu'avaient adopté et suivi les Indiens Guaranis avant l'époque de la conquête du Paraguay.

Tous les arbres doivent être taillés aux époques nécessaires; généralement la taille se pratique pendant que la plante est sans mouvement, c'est-à-dire depuis la maturité des fruits et avant que viennent les fleurs, ce qui doit s'entendre pendant l'hiver de chaque plante.

L'expérience journalière que nous avons des arbres fruitiers et des arbres à fleurs nous donne une preuve évidente du fait.

Un arbre fruitier mal taillé, ou taillé en dehors de la saison, produit peu ou point de fruits; de plus il retarde sa végétation, et il faut plusieurs années pour qu'il revienne à son état normal de reproduction.

En général les personnes qui s'adonnent à la fabrication de la yerba sont malheureusement préoccupées de la mauvaise idée que la plante qui produit le maté fait exception à cette règle générale, puisqu'elles croient que ces arbres peuvent être taillés sans inconvénient dans toutes les saisons de l'année. De cette erreur provient la lamentable destruction des forêts de yerbales tant au Paraguay, à Corrientes, qu'au Brésil.

Les feuilles de la coca cultivée dans le Pérou, et qui offre, comme

bois qui bordent les rivières et les ruisseaux qui se jettent dans le Parana et l'Uruguay, ou même sur les bords des ruisseaux qui se jettent dans le Paraguay jusqu'à l'est, depuis les 24° 30', tirant une ligne vers le nord. Il y a des arbres aussi grands que des orangers de grandeur moyenne; mais, aux endroits où on leur enlève les rameaux pour les préparer, ils ne viennent qu'à l'état d'arbrisseaux, parce que l'on ne les dépouille de leurs feuilles que tous les deux ou trois ans et jamais toutes les années; la feuille est annuelle, elle ne tombe jamais en hiver. Le tronc peut arriver à la grosseur de 6 pouces de diamètre, la coupe en est lisse et blanchâtre; les rameaux se dirigent vers le ciel comme le laurier, la plante touffue et rameuse. La forme de la feuille est elliptique, un peu plus large vers les deux tiers, du côté de la pointe; elle a 5 pouces de long et 3 de largeur; elle est épaisse, luisante et dentelée autour; d'un vert plus obscur dans sa partie supérieure que dans l'inférieure. Les fleurs sont en grappes de 30 ou 40 chaque, elles ont 4 pétales et autant de pistils placés dans les intervalles. La semence est très-lisse, d'un rouge violet, semblable aux grains de poivre.

les bords du Parana ; là , il s'asseyait et rêvait : à quoi, au Paraguay, à sa végétation gigantesque, à ses richesses naturelles , à celles que l'industrie pourrait obtenir en y créant un nombre d'établissements qui n'existent pas , et son imagination aidant, il rêvait et rêvait des heures en-

le maté et le thé, une branche de production, quoique d'une consommation beaucoup plus limitée, ne se rencontrent que sur une petite localité ; on les recueille en automne, quand les fruits sont arrivés à leur parfaite maturité. Le thé, dont le produit est si lucratif et la consommation si grande, se recueille en Chine, comme dans le Brésil, au moment où la végétation est suspendue ; tout fait supposer que les mêmes règles doivent être suivies pour la yerba maté.

Pour travailler utilement les yerbaes dans la province de Corrientes, et pouvoir transporter sur les marchés la yerba d'une qualité égale ou bien supérieure à celle du Brésil, ou bien encore aussi bonne que celle du Paraguay, il est nécessaire, comme je l'ai déjà dit, de reconnaître premièrement tous les yerbaes de la province.

Deux classes d'yerbaes existent dans la province, qui sont : les yerbaes naturels et les yerbaes artificiels. Ceux-ci ont été plantés régulièrement, comme les arbres de nos jardins ; c'est sous la direction des Jésuites que cette plantation fut faite.

Lors de l'expulsion des Jésuites, en 1773, chacune des 32 bourgades des missions avait un yerba artificiel ; ils étaient de meilleure qualité que les yerbaes naturels.

Bien des motifs ont dû porter les Jésuites à arracher la yerba des bosquets sauvages, pour la transporter dans leurs jardins et la cultiver comme on le fait pour l'oranger et les autres arbres fruitiers. D'après ma manière de voir, ce qui les a déterminés, c'est : 1^o d'avoir à proximité des habitations la fabrication de la yerba, pour éviter ainsi les difficultés et les grandes dépenses du transport ; 2^o qu'ils jugeaient, avec raison, que les feuilles des arbres situés dans les forêts ne pouvaient jamais acquérir le degré de maturité nécessaire, et qu'ils obtiendraient cet avantage dans les jardins cultivés ; 3^o que la yerba plantée dans les jardins serait de meilleure qualité que celle des forêts, soit par les plus grands soins, qui peuvent permettre dans leurs fabrication plus de commodité, soit parce que l'on peut aussi éviter de mêler à la yerba des rameaux d'autres plantes.

La géographie de la yerba se trouve marquée admirablement comme la géographie des arbres précieux qui donnent le quina du Pérou, ce qui mérite d'être noté.

Que l'on prenne une règle, que l'on applique l'une de ses extrémités sur l'embouchure du Rio-Grande, dont les eaux vont se jeter dans l'Océan, et l'autre extrémité sur la ville de Villa-Rica, du Paraguay, sur toute cette ligne on rencontrera des forêts de yerba maté ; dans tous les terrains situés au N.-E. de celle-ci, on rencontre des yerbaes à des distances plus ou moins grandes. Quant au S.-O., on ne

tières; une après-midi qu'il était plongé dans ses rêveries, il en fut tiré par le bruit d'un canot qui paraissait à quelque distance de l'emplacement où il était assis; au lieu de le laisser s'éloigner, M. Bonpland eut l'imprudence de se lever, de s'approcher du fleuve, de faire des signaux

rencontre que quelques arbrisseaux épars, soit sur les bords comme dans l'intérieur des forêts.

Je commencerai par indiquer l'existence de cette ligne des yerbales par le point le plus immédiat de l'Océan.

Étant, en 1849, à Rio-Grande, j'allai faire une promenade botanique dans l'île de los Mariveros, qui présente une forêt assez étendue, avec l'intention de connaître les végétaux du Rio-Grande, et je fus agréablement surpris d'y rencontrer un grand nombre d'arbres matés. Je m'informai si les habitants avaient connaissance d'une plante aussi utile, et comme personne ne connaissait la richesse de la forêt, je jugeai à propos de garder le silence.

Je vais suivre la ligne à 2 lieues du Rio-Pardo, et dans le chemin qui conduit au marais par où l'on entre dans le chemin étroit de de Santa-Cruz, on traverse une forêt où l'on rencontre une grande quantité d'yerbas matés,

Le terrain de Santa-Cruz possède un yerbal sans fin; il a été ouvert il y a peu d'années, dans le but principal d'établir une communication facile, prompte, entre la ville de Rio-Pardo, les terrains de Santa-Cruz, Passafando, Cruz-Alta, etc. etc. Ce chemin a 16 lieues de long, dont 7 présentent un yerbal très-riche, lequel s'étend à une distance énorme et inconnue.

J'ai voyagé, en 1850 et 1851, par le chemin de Santa-Cruz, et j'ai étudié les environs avec le plus grand soin. A cette époque, le général Andrea était président de la province du Rio-Grande du Sud; il était décidé à donner dans cette contrée une demi-lieue carrée à ceux qui désiraient s'y établir. Je projetai d'y établir une ferme-modèle pour y cultiver la yerba maté et la fabriquer; à ce sujet, je passai un contrat avec sept Brésiliens de mes amis. Mon intention était de prendre 4 lieues carrées, c'est-à-dire 2 de chaque côté du chemin; mais de nouveaux colons allemands arrivèrent d'Europe, et le général leur désigna pour occupation le terrain de Santa-Cruz; il fit mesurer par l'ingénieur Vasconcellos le terrain en fractions plus petites. Malgré cela, j'aurais pu prendre le terrain que j'aurais désiré, en augmentant même le nombre des sociétaires; mais je jugeai plus convenable de laisser un pareil établissement dans le Brésil, pour pouvoir le réaliser dans la province de Corrientes, pays de ma prédilection et de mes plus grandes sympathies.

Le territoire de Santa-Cruz est un parage très-propre à l'établissement d'une ferme-modèle; on aurait pu y produire la quantité d'yerba désirée et à un prix très-modéré.

Le Rio-Pardo étant à 15 lieues de la quinta-modèle, le transport

aux hommes qui étaient dans l'embarcation, après quelques moments d'hésitation, sans doute, le canot vira de bord et vint jusqu'à portée de la voix, demander ce que l'on voulait, ce que l'on souhaitait.

L'officier s'adressant à M. Bonpland, lui demanda ce

de la yerba fait par terre serait revenu à meilleur marché que dans les autres points du Brésil, et beaucoup plus avantageux qu'à Corrientes et au Paraguay, où, avec des distances énormes, on rencontre toutes sortes de difficultés. J'ai été invité dernièrement à réaliser le projet de ferme-modèle dans les mêmes terrains de Santa-Cruz; on laissait à ma disposition la formation des bases de l'association. Je me suis absolument refusé à toutes les propositions qui m'ont été faites.

En sortant du territoire de Santa-Cruz pour se diriger à San-Angel, qui est un autre point du yerbal qui se trouve sur la ligne géographique déjà indiquée, on laisse au N.-E. les immenses verbales indiqués sur différentes cartes, qui occupent le territoire inconnu entre la rivière Tebicuari et l'Uruguay.

En 1830, après une longue et injuste captivité dans le Paraguay, j'ai examiné les verbales plantés sur la rive orientale de l'Uruguay et les verbales naturels de San-Angel. A cette époque, on cultivait la yerba maté dans sept endroits différents. Je les ai visités tous avec détails; j'ai déploré la manière dont je les ai vu travailler, et prévu ce qui, peu de temps après, est arrivé: ces riches verbales au N. et au N.-E. de San-Angel. Ils ont tiré, depuis cette époque, une grande quantité de yerba, et, par les nouvelles que j'en ai reçues, ils seront obligés, dans peu de temps, d'abandonner le yerbal de San-Ristoval, comme ils ont abandonné ceux de San-Angel.

M. le Dr Ferreyra, chargé d'affaires du Brésil à Buenos-Ayres, resta bien pénétré des lumineuses observations que je lui fis, en 1832, sur les destructions qui se faisaient dans les forêts de la yerba, tant au Paraguay, à Corrientes, qu'au Brésil; je lui parlai longuement à ce sujet. Il est à présumer que le second décret de l'empire ne sera pas plus observé que le premier, et que les Brésiliens détruiront leurs riches verbales.

Après avoir signalé les immenses verbales qui se trouvent au Brésil, tant sur la ligne géographique indiquée qu'au N.-E. de celle-ci, je vais parler des verbales qui sont dans l'Entre-Rios, c'est-à-dire entre l'Uruguay et le Parana, territoire qui appartient à la province de Corrientes.

Le terrain de ces verbales est petit, en comparaison du terrain des verbales du Brésil et du Paraguay. Malgré cela les verbales qui appartiennent à Corrientes peuvent alimenter tous les marchés, et ils le feront avec un avantage notable s'ils le cultivent comme ils le doivent, et s'ils changent la méthode ancienne de le préparer. On doit ajouter aussi que les frais de transport sont beaucoup moindres à Corrientes qu'au Brésil et au Paraguay, parce que cette

qu'il désirait ; notre compatriote lui demanda s'il connaissait don Juan Tomas Ysasi , grand ami du dictateur suprême et qui était au Paraguay avec deux navires, ces deux navires devaient sortir du Paraguay chargés d'herbe maté, de tabac, de cuirs tannés. Cette simple impru-

première province a pour limites deux grands fleuves qui lui facilitent les moyens de transport.

La ville de San-Xavier est un centre notable de préparation de la yerba ; on devrait y établir la ferme-modèle que j'avais projeté d'établir sur le territoire de Santa-Cruz, et, avec le temps, une autre sur les bords du Parana.

San-Xavier a déjà trois yerbales, et un autre à 3 lieues, dans un terrain connu sous le nom de Potrero de Mborobé ; mais tous les terrains situés au N.-O. , jusqu'aux rivières Piquiri-Guazu et San-Antonio-Guazu, qui sont entre le territoire du Brésil et de Corrientes. tous ces terrains présentent des yerbales dont on irait prendre connaissance, afin d'être fixé sur leur richesse, et où l'on pourrait avec avantage préparer la yerba maté.

Quand aux autres yerbales naturels déjà connus, on en rencontre trois. J'ai visité deux de ceux-ci, où j'ai travaillé : c'étaient l'yerbal où le capitaine Aripí avait un campement. et Santa-Anna-Caa-Caty. Quand au fameux et riche yerbal nommé Nuguazú (Campo-Grande), qui est situé au N. et qui paraît le plus important de tous, il convient d'aller le reconnaître le plus tôt possible ; tout me fait supposer que le Nuguazú va décharger ses eaux dans l'Uruguay, par où l'on pourra transporter les yerbas.

Pendant les premières années de la dictature de Francia , un nommé Rages prépara une quantité énorme de yerbas sur le bord du Nuguazú ; il voulut les transporter par terre à Corrientes, en suivant le chemin qui va au Corpus. Francia, jaloux de ce que Corrientes pouvait introduire de la yerba dans le commerce, envoya un grand nombre de soldats se saisir de Rages, qui fut fusillé par son ordre.

Après avoir indiqué les yerbales que possède la province de Corrientes, et observé qu'ils sont plus que suffisants pour pourvoir à tous les marchés, je dois répéter que l'yerba corrientine coûtera beaucoup moins pour sa fabrication et son transport que celles du Paraguay et du Brésil.

Qu'il me soit permis de manifester mon opinion sur la marche que l'on doit suivre pour que Corrientes retire tout l'avantage possible du trésor que contiennent ses yerbales.

1^o Il est urgent de prendre connaissance de tous les terrains situés au N.-E. de la ligne qui s'étend de San-Xavier jusqu'à Santa-Anna du Parana, qui appartiennent à Corrientes. Le centre et la base des opérations doivent être le village de San-Xavier ; cette petite ville se trouve sur les bords de l'Uruguay, et possède quatre yerbales déjà connus. En attendant on profiterait et on cultiverait, en même temps

dence commise par M. Bonpland, de s'informer d'Ysasi valut à ce dernier quatre années de détention. L'officier lui répondit que dans huit jours il lui apporterait la réponse; c'était un vendredi, le huitième jour, signalé pour la réponse, arrivé, M. Bonpland monta à cheval suivi du

que ce village, situé sur les bords de l'Uruguay, présente un transport aussi facile que prompt et bon marché aux marchés situés sur les bords de l'Uruguay, à ceux de Montevideo et Buenos-Ayres.

De ce centre, on ferait de temps en temps quelques excursions pour connaître les yerbaes naturels et les artificiels, adoptant la méthode indiquée; on empêcherait les Brésiliens de faire de grandes préparations d'yerbas à San-Xavier, comme ils le font annuellement depuis 1825, au préjudice des forêts.

2^e Ces travaux seraient plus économiques si l'on pouvait y employer les indigènes. Ceux que je désignerai de préférence, ce sont les Indiens Guayanos, originaires des anciennes missions San-Xavier, Concepción, Santa-Maria-la-Mayor, Martires, San-José, San-Carlos-y-Apostoles. Si l'on pouvait réaliser ce projet, quoique les Indiens indiqués se trouvent dispersés dans différentes villes de la province, je n'émetts pas le moindre doute que les groupes qui se trouvent à Santa-Lucia, San-Miguel et Ytaty, et qui ont appartenu aux villages déjà indiqués, ne s'empressent de venir et de se réunir au premier appel. Les indigènes aiment beaucoup à se réunir et à travailler en communauté; ce système, adopté avec expérience et sagesse par les Jésuites, offre un grand avantage.

3^e La première réunion à San-Xavier devra s'effectuer par l'Uruguay: de cette manière, on pourra éviter les dépenses et gagner du temps; on ne pourra pas tout de suite travailler utilement aux jardins et fabriquer en même temps la yerba pour couvrir toutes les premières dépenses. Enfin on commencerait à mettre en pratique le système qui augmenterait les yerbaes, en détruisant toutes les plantes qui ne produisent pas la yerba, et en plantant avec régularité tout ce que l'on pourrait rencontrer sur la localité.

4^e Pour commencer, il serait nécessaire d'avoir quinze Indiens, qu'ils soient garçons ou mariés, deux embarcations pour favoriser le transport des vivres, et des instruments. L'article des vivres présente la plus grande difficulté, parce qu'il exige plus de dépenses. Quand aux instruments, chaque Indien doit avoir en sa possession un sabre, un couteau et une hache, une scie et tout ce qui est nécessaire pour couper le bois dans les forêts, et plusieurs instruments aratoires. Ces instruments se conserveront dans un établissement, d'où on ne les sortira que pour s'en servir.

Je suppose que tout ce qui se dépensera en ferrures et en vivres, ou en d'autres objets imprévus, sera promptement remboursé avec la yerba qui se fabriquera la première année aux yerbaes de San-Xavier et à ceux qui seront situés dans le voisinage, voire même aux

capatax et d'un domestique ; à peine était-il sur le bord du Parana, qu'il vit venir le canot , monté par le même officier, qui cria à M. Bonpland « *el dictator supremo le manda decir que se vuelva v. m. à su casa.* » Ce qui veut dire : le dictateur suprême vous fait dire de vous en

premiers yerbales naturels que l'on sera obligé de détruire ; il faut observer qu'avec tant de dépenses, il se formera le principe d'une ville, et les magasins se rempliront d'objets utiles.

5^e Arrivés à San-Xavier, le premier de tous les travaux sera de se mettre à l'ouvrage pour construire des chaumières et y loger les péons pour leur santé ; après, préparer les terrains pour la plantation ; ensuite, nettoyer tous les yerbales de San-Xavier, pour en tirer le meilleur parti possible ; ouvrir des chemins dans les directions les convenables pour y chercher les yerbales naturels ; visiter les yerbales plantés aux villes les plus immédiates, et en tirer le meilleur parti possible.

Examiner avec soin le Nuguazú, et surtout s'assurer si, comme je le suppose, on peut expédier par l'Uruguay la maté de ce riche yerbal.

Après avoir terminé les travaux ci-dessus indiqués, il est probable que l'on pourra résoudre avec avantage la question que je me suis proposée, depuis quelques années, d'améliorer les yerbales cultivés, et changer en même temps la méthode ancienne de la fabrication de la yerba. Enfin on formera à San-Xavier la première ferme-modèle pour cultiver la yerba maté, où l'on régularisera les coupes comme en Europe civilisée, où on règle les bois taillis ; et enfin on y essaiera tous les systèmes les meilleurs pour trouver le procédé le plus convenable et le plus économique à la fabrication d'une yerba supérieure.

Si mes désirs s'accomplissent, tout me fait présumer que la province de Corrientes aura une mine intarissable de richesses et de rentes, et que le gouvernement actuel augmentera les droits que chaque jour il acquiert à la gratitude de ses compatriotes, pour les progrès qu'il donne journellement à Corrientes ; que cette gloire s'étendra à tous les pays civilisés, qui savent apprécier ce que vaut, pour la richesse et l'agrandissement d'un pays, l'exploitation d'une branche importante d'industrie et de commerce ; que, la qualité de la yerba étant devenue meilleure, la consommation en sera plus générale dans les possessions américaines. Et qui sait si les nations européennes n'adopteront pas son usage !

Quant à ce qui me regarde, je serais heureux d'avoir mis à exécution mon plan sur les yerbales, et d'avoir aidé un gouvernement illustre, dont la seule ambition n'a pour objet que l'avancement et le bien-être de son pays.

AIMÉ BONPLAND.

retourner à votre maison. M. Bonpland, son majordome et son domestique gardèrent un profond secret sur cette entrevue de M. Bonpland avec l'officier Paraguay ; M. Bonpland ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre le sens de la réponse apportée par l'officier ; les choses suivirent comme auparavant, et la catastrophe qui va suivre en donne une cruelle traduction.

Au commencement de décembre 1821, 400 soldats environ du Paraguay, tombèrent à l'improviste sur le nouvel établissement, à onze heures du matin. Notre compatriote était à soigner des mules blessées, quand il en fut détourné par les cris des ouvriers indiens, que la douceur du caractère de M. Bonpland et les avantages d'une civilisation naissante avaient attirés auprès de lui ; les assaillants massacrèrent une partie des serviteurs, et emmenèrent les autres, prisonniers. M. Bonpland, qui n'avait opposé aucune résistance, n'en fut pas moins blessé à la tête d'un coup de sabre ; et les fers aux pieds, attaché comme un assassin, il fut entraîné dans les embarcations qui avaient donné passage aux troupes du dictateur, et conduit sous bonne escorte à Itapna ; de ce point, on l'interna avec ordre de ne pas s'éloigner de plus d'une lieue de son habitation. Son établissement fut complètement ruiné.

M. Roguin, négociant à Buenos-Ayres et grand ami de M. Bonpland, se trouvant près du lieu de la catastrophe, m'a raconté cet événement de la manière suivante :

« Depuis longtemps, Bonpland me tourmentait pour prendre un intérêt dans son établissement ; j'hésitai : je lui répondais d'une manière évasive, je n'avais pas con-

fiance dans l'administration , néanmoins je finis par lui promettre de lui faire, ou une avance de fonds ou de m'y associer , ce qui lui convenait davantage ; mais j'y mis la condition que je voulais voir l'établissement avant que de me décider. A cet effet, je partis de Corrientes , où j'avais une maison de commerce, succursale de celle de Buenos-Ayres , et j'arrivai sur le territoire des missions, juste au moment de l'invasion du Paraguay , et je passai un jour et une nuit sur les bords de la dernière rivière que j'avais à traverser , où je rencontrai deux charrettes à bœuf chargées d'herbe qui venaient d'y arriver, et qui se dirigeaient sur Corrientes ; elles étaient accompagnées de quelques hommes qui arrivaient également des Yerbales, et grâce à un fort orage qui vint nous assaillir , et qui fit de la rivière un torrent , j'échappai aussi bien que tout mon monde à un fort parti des mêmes soldats Paraguayos, qui avaient enlevé M. Bonpland , et tué une partie de ces hommes ; ils s'approchèrent de la rivière , et ne purent pas plus que nous la traverser.

» Le lendemain de ce jour néfaste, nous aperçûmes plusieurs hommes à pied, singularité qui appela notre attention ; nous leur fîmes des signaux auxquels ils répondirent ; et peu après , nous les vîmes se jeter à la nage , et arrivés sur le rivage où nous étions campés , nous reconnûmes des hommes qui appartenaient à l'établissement de Bonpland ; ils nous racontèrent qu'ils avaient échappé miraculeusement au massacre qui avait été fait de leurs malheureux camarades , en se sauvant dans les bois, en s'y enfonçant, et où ils se nourrissaient

de racines depuis plusieurs jours. Leur narration terminée , et leurs forces réparées , je donnai l'ordre de monter à cheval , et accompagnant les deux charrettes sauvées également , par une faveur de la Providence, nous rentrâmes dans la province de Corrientes , où l'on apprit le désastre de M. Aimé Bonpland et l'incendie de son établissement, avec un regret profond : c'est qu'en effet, depuis l'arrivée de M. Bonpland aux missions, la province de Corrientes avait pris un essor, une activité , qu'elle ne connaissait pas depuis longues années , et les habitants s'y étaient portés avec enthousiasme , et y faisaient un commerce lucratif. »

M. Bonpland s'établit sur une petite colline , terrain que lui donna le D^r Francia pour le dédommager des pertes essuyées lors de son enlèvement de Santa-Anna. Là il se livra à l'agriculture, dont les produits suffisaient à peine à le faire vivre ; il manquait d'ailleurs de tout ce que l'habitude rend si nécessaire à un Européen. Il n'avait d'autre société que celle des Indiens ; il lui était défendu d'écrire ou de parler le français, et quand il quitta le Paraguay, c'est avec peine qu'il reprit l'usage de sa langue maternelle.

Privé de la liberté, lésé dans ses intérêts et condamné au silence , M. Bonpland puisa dans son énergie morale des consolations et même des motifs pour se moquer des bizarreries de la fortune , en comparant les jours heureux passés à la Cour de l'impératrice Joséphine avec sa situation actuelle, sous la dépendance d'un tyran obscur du Paraguay. Résigné à son sort, il se mit à étudier, à observer les productions naturelles du petit espace qui

lui avait été désigné. Nous le laisserons lui-même raconter les autres occupations qui l'aidèrent à passer, sans trop de privations, les longues années de sa captivité.

« J'ai mené, disait-il, une vie aussi heureuse que peut la passer un homme qui se trouve privé de toute relation avec sa patrie, sa famille et ses amis. L'exercice de la médecine me servait de moyen d'existence, ce qui me fit bientôt aimer et respecter des habitants. Comme il ne m'occupait pas toujours, je m'adonnais par goût et par nécessité à l'agriculture, pour laquelle j'avais beaucoup d'attrait. Je faisais des gâteaux dont les habitants étaient très-friands ; quand j'en avais une bonne provision, je partais, tous les huit jours, du lieu de ma résidence pour Itappa, accompagné d'un Carguero, cheval de charge, de bât. Arrivé dans cette petite ville, je louais une chambre dans laquelle j'étais ma marchandise. J'établis une fabrique d'eau-de-vie et de liqueurs ; j'eus aussi un atelier de charpentier, une scierie, qui non-seulement servirent à mon établissement, mais encore me procurèrent quelques secours pécuniaires. »

M. Bonpland, ayant entendu parler d'une mine de mercure, située à quelque distance du lieu où il était confiné, osa s'absenter pour y aller, sans en donner connaissance à âme qui vive ; il y resta deux jours et en revint avec bonheur, mais avec cette circonstance qu'il avait plus de peur après en être revenu, qu'avant et après son voyage : « Quelle imprudence de ma part ! si j'avais été rencontré et dénoncé, Francia me faisait indubitablement fusiller ! »

Cette main de fer retint le grand homme captif pendant dix années. Privé de ses vieux livres, ses fidèles amis, il

se vit enlever, en un mot, tout ce qui pouvait adoucir et augmenter le peu de jouissances qui lui étaient réservées dans son exil. Resserré, comme il était, dans un rayon de quelques kilomètres, Bonpland montra une résignation admirable. Tout fut grand en lui, son caractère, son organisation, sa nature. Et cependant son farouche géolier, bien que fatigué de le harceler et de le tourmenter sans succès, ne s'adoucit jamais.

Pendant la détention subie par M. Bonpland, il n'est pas sorti de Santa-Maria ; or, il n'a pas vu le docteur Francia.

On a dit que Francia était sujet à des attaques de névralgie, et que pendant leur durée, trois fois il fit partir un courrier pour faire venir M. Bonpland à la capitale, — Assomption, — et que trois fois il envoya l'ordre de faire rappeler les courriers.

La terreur qu'inspirait le dictateur suprême était telle, que, le capitaine d'un navire français qui accompagnait Don Tomas Ysasi, dont j'ai parlé plus haut, lequel à son retour du Paraguay, où il avait été détenu sept années, ne parlait jamais dans les premiers jours de son retour à Buénos-Ayres, qu'avec le plus profond respect du docteur Francia ; et lorsqu'il était coiffé de son chapeau, il avait aussi le grand soin de l'ôter et de regarder autour de lui avec défiance avant de répondre à une interpellation. Ces scènes comiques durèrent bien entendu, peu de temps ; après quoi il ne tarissait pas sur les malédictions qu'il prononçait contre son ennemi, le dictateur. Il ne lui pardonnait pas de s'être jeté à genoux le front dans la poussière au moment où surpris dans la rue, et toutes

les portes des maisons fermées, bien entendu, le dictateur passa avec son escorte ; S. E. allait se promener, et toute personne qui se trouvait sur son passage devait se retourner les bras croisés derrière le dos, ou bien se jeter à genoux, la tête baissée.

M. Bonpland, à son retour, partageait bien un peu de cette faiblesse inspirée par une grande peur ; mais chez lui, il y avait une intention louable, à l'égard du silence qu'il gardait sur les actes arbitraires du dictateur. Il ne voulait pas, disait-il, irriter Francia, contre les malheureux étrangers qui étaient ses prisonniers ; il n'ignorait pas qu'il s'était plaint amèrement, de l'ouvrage publié par Rengger et Longchamp, docteurs en médecine, lors de leur retour en Suisse, après plusieurs années passées au Paraguay, dans lequel ces messieurs le maltraitent pas mal ; et Francia disait à cette occasion : « quelle ingratitude de la part de ces deux hommes, que j'ai néanmoins traité avec une bonté, une bienveillance particulières. »

En effet, à leur retour du Paraguay, ces deux messieurs ne se plaignaient pas des mauvais traitements dont le dictateur avait usé à leur égard ; il leur avait promis d'aller dans la campagne, de s'occuper de botanique, de médecine, etc. etc., et c'était de sa part une grande faveur. Ces messieurs rapportèrent du Paraguay une collection importante de tous les règnes.

Une anecdote peu connue, est celle que je vais raconter :

Le fils aîné du collecteur général de la Douane de la province de Corrientes, s'était fait de son *motu proprio*, l'agent du dictateur, docteur Francia ; il lui envoyait

quelques marchandises, qu'il croyait pouvoir lui convenir, des livres, etc., etc., etc., tout cela se faisait sans correspondance d'aucune nature ; Francia n'écrivant jamais et l'agent improvisé n'envoyant que les factures des objets que lui remettait Francia, en retour et pour en acquitter le montant, remettait à son commettant de l'herbe maté, du tabac, et des cuirs tannés ; tout cela au prix qu'il considérait prix marchands.

Dans l'un des envois qu'il fit au dictateur suprême, il y joignit un exemplaire du bel atlas de M. le comte de Lascases (sous le nom de Lesage), mais un exemplaire tronqué, d'une édition contrefaite, dans laquelle à la carte du Paraguay, et dans les notes en marge, on annonçait « qu'un certain Marquis Guarani, avait été envoyé en Europe — en Espagne et en Portugal, — par le dictateur suprême du Paraguay, afin d'ouvrir des négociations avec ces deux royaumes ; Francia, dans son indignation, se borna à écrire en marge « que patrana » — quel conte, quelle fausse nouvelle — et rien de plus ; il renvoya l'atlas à son agent, qui chercha longtemps avant de connaître la raison de ce renvoi.

En 1826, et pendant que M. Bonpland était retenu prisonnier au Paraguay, Alcide d'Orbigny entreprit l'exploration de l'Amérique-Méridionale, il était alors âgé de 23 ans ; élevé sur les bords de la mer, à la Rochelle comme M. Bonpland, il passa son enfance à étudier les productions marines. Alcide d'Orbigny après avoir visité le Brésil, se dirigea vers le Rio de la Plata, suivit le Parana ; il remonta ce fleuve.

Après avoir pendant 14 mois visité les rives du Parana,

il fut exploiter pendant longtemps les Pampas qui entourent la République-Argentine; les plaines stériles pour les agriculteurs, sont curieuses pour les géologues; elles contiennent en abondance des débris de quadrupèdes fossiles.

D'Orbigny rapporta de l'Amérique un nombre immense d'êtres nouveaux; il raconte longuement ce qu'il a vu, ses descriptions de la vie intime chez les peuplades américaines où l'homme a très peu modifié la nature, les récits de ses courses au milieu de ces forêts-vierges, où sont des fleuves inconnus, présentent un charme inexprimable. Les observations géologiques sont particulièrement intéressantes.

Avant le voyage de d'Orbigny, on possédait peu de renseignements sur les habitants de cette partie du nouveau monde; dans un ouvrage intitulé *l'homme américain*, il a embrassé l'étude d'une grande partie de ses habitants. Il a réparti en trois races, les peuplades qu'il a rencontrées dans ses voyages. La race *Ando-Péruvienne*, la race *Pampeenne* et la race *Basilo-Guaranienne*.

Depuis, un champ immense s'est ouvert aux investigations des savants; par des renseignements plus complets, on a pu établir dans le genre humain des divisions méthodiques, et donner pour la première fois à l'anthropologie cette chose sans laquelle aucune science ne peut se constituer: une nomenclature.

Il ne s'agit pas seulement de compléter ou de rectifier la classification et les descriptions des races humaines, mais de chercher l'origine des variétés permanentes, des types héréditaires, des caractères si divers et en même

temps si gradués qui les constituent ; pour cela, il faut d'abord étudier l'influence des conditions extérieures de l'organisation de l'homme, faire la part des climats, de l'alimentation, du genre de vie, de l'éducation physique ou intellectuelle, individuelle ou sociale ; chercher jusqu'à quel point ces diverses causes peuvent modifier l'individu, jusqu'à quel point elles peuvent modifier la race, et dans quelles limites les lois de l'hérédité et celles de l'atavisme maintiennent ces variations. Il faut ensuite déterminer les filiations des peuples, retrouver les traces de leurs migrations et de leurs mélanges, interroger leurs monuments, leurs histoires, leurs traditions, leurs religions, et les suivre même au delà de la période historique pour remonter jusqu'à leurs berceaux.

Il se passa près d'une année avant que la nouvelle de la captivité de M. Bonpland fût parvenue en Europe, et, dès qu'on l'apprit, il s'éleva de toute part un cri d'intérêt en faveur du célèbre savant, dont, à ce moment-là même, on lisait les ouvrages avec une avidité toujours croissante. Mais comment aller au secours d'un homme prisonnier dans un pays où la civilisation est encore dans son enfance, et avec lequel les communications sont si rares et si difficiles ?

Il est aisé de s'imaginer, d'après le caractère bien connu de M. Humboldt, que de soins, que de mouvements, il dut avoir l'air de se donner pour secourir son ami M. Bonpland. Dès qu'on connut son infortune, elle eut le pouvoir de remuer tous les gouvernements civilisés de l'ancien monde en faveur du naturaliste français, mais on ne put venir à bout de rompre ses fers.

Francia ne se rendit ni aux vives et nombreuses sollicitations faites auprès de lui par les gouvernements de France, d'Angleterre et du Brésil ; ni par plusieurs de nos compatriotes établis avantageusement sur les divers points d'Amérique ; ni par les agents diplomatiques d'autres gouvernements ; par celle du corps respectable de l'Académie française, qui réclama avec instance sa liberté, sa délivrance. La méfiance de Francia contre notre nation était alors trop grande, le projet de donner en souveraineté au duc de Lucques l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres l'avait déjà indisposé contre nous, et la guerre d'Espagne, en 1825, vint l'irriter encore plus.

Celui qui insistait le plus pour la délivrance de M. Bonpland était le général Bolivar qu'il avait connu avec sa famille, pendant son séjour à Carracas, il l'avait reçu chez lui à Paris, où il avait résidé long temps, et d'où il partit pour aller délivrer son pays du joug des Espagnols ; cette grande détermination chez un homme dissipé comme l'était Bolivar, lui vint comme une inspiration, comme un rêve : homme de plaisir qu'il était, et homme de tous les plaisirs, il devint tout-à-coup rangé, sérieux, studieux, et un beau jour de grand matin il se présenta chez Bonpland, qu'il fit lever pour lui annoncer, sous le sceau du plus grand mystère, et son départ, et ses projets : peu de jours après cette entrevue, Simon Bolivar était parti ! —

Le 12 mai 1829, le délégué de Santiago intima à M. Bonpland l'ordre du directeur suprême de sortir du Paraguay. Ainsi Francia le renvoie sans aucun motif apparent, sans raison aucune ; Bonpland cherche en vain à s'expli-

quer la cause, il ne la trouve pas, il renonce à la trouver ; mais les ordres du dictateur suprême sont tellement péremptoires, tellement obéis, que rien au monde ne peut les adoucir, les modifier. Il lui laisse bien juste le temps nécessaire de recueillir ce qui lui a tant coûté à acquérir, ce qui lui a demandé tant de soins à créer ; mais à un ordre aussi absolu, aussi impératif, il n'y a de réponse possible qu'une obéissance passive : c'est à quoi il s'est résigné fort sagement. Propriétés, meubles, ustensiles, outils, instruments aratoires, etc., il donne tout, il fait abandon de tout ; il repasse le Parana, que dix ans auparavant il avait traversé, blessé et prisonnier ; puis il passe l'Uruguay, puis enfin il se met en sûreté et sous la protection du gouvernement impérial du Brésil, dans la bourgade de San-Borga, lieu où il est reçu avec la plus vive sollicitude, avec la plus douce hospitalité, je dirai plus, avec enthousiasme.

Le délégué de San-Yago était un ami intime de M. Bonpland qui l'avait guéri d'une maladie qui devait lui coûter la vie ; or il lui était dévoué ; néanmoins, il dut faire exécuter l'ordre qu'il avait reçu du dictateur pour le départ de M. Bonpland, sans pouvoir y rien changer ; c'est ce même délégué qui commandait le corps de troupe qui fut envoyé saccager l'établissement de M. Bonpland.

M. Bonpland, disait que sa séparation d'avec ce tendre ami le délégué, fut des plus tristes, qu'ils pleurèrent l'un et l'autre et que ces larmes étaient sincères de part et d'autre. Le délégué avait protégé son ami don Amado autant qu'il avait pu le faire sans contrevenir aux plus petits des ordres du dictateur.

Il arriva enfin à Buenos-Ayres après huit mois de séjour passés dans les différentes provinces qui séparent les missions de la capitale des Provinces-Argentines; il y entra sous l'impression d'autres vûes, d'autres projets, que ceux que l'on peut supposer. On se figurera, en effet, qu'après tant de vicissitudes, tant d'ennuis, tant d'adversité, tant de maux enfin soufferts par lui avec autant de patience, autant d'abnégation, il fallait immédiatement profiter du vif désir exprimé par tous les amis d'Europe, aussi bien que celui de ses amis d'Amérique auquel vint se joindre aussi son ancien compagnon de voyage, M. le baron de Humboldt; mais il n'en fut pas ainsi, d'autres idées germèrent dans cette imagination d'homme jeune qu'il a conservée. Des spéculations gigantesques, fantastiques, lui font dédaigner les offres qui lui sont offertes de retourner en Europe. Les ordres donnés par le roi, l'intérêt particulier témoigné par la reine, ceux donnés par le ministre de la marine aux commandants des diverses stations au sujet de sa personne, il refuse tout; en un mot, il sacrifie au besoin pour lui de rester en Amérique tout ce qui doit le flatter, et lui créer dans notre beau pays une heureuse et facile existence.

Certainement il eût trouvé à Paris des souvenirs, des distractions, des jouissances; il n'eût pas manqué d'admirateurs, et les éloges ne lui auraient pas fait défaut; mais combien de sacrifices lui eussent coûté tous ces avantages. Un jour, qu'il parlait avec expansion du désir de ne jamais s'éloigner de ces parages, il disait: « Accoutumé à vivre sous des arbres séculaires, à entendre le chant des oiseaux, qui suspendent leur nids à leurs rameaux,

à voir couler à mes pieds les eaux pures d'un ruisseau, avec quoi compenserai-je ces pertes dans le quartier le plus brillant, le plus aristocratique de Paris? Enfermé dans mon cabinet, il me faudrait travailler pour le compte d'un libraire, qui voudrait bien se charger de la publication de mes œuvres, sans avoir d'autre consolation que de voir éclore de temps en temps une rose sur une croisée; je perdrais ce que j'apprécie le plus, la compagnie des plantes avec lesquelles j'ai vécu. »

Ces raisons, très-puissantes dans l'esprit d'un naturaliste, sont celles qui ont prolongé, par une ferme volonté, l'exil qui avait commencé par un acte violent.

La liberté de M. Bonpland excita un enthousiasme universel en Europe. Ces circonstances, le lieu de sa captivité, la personne de son oppresseur, tout concourait à donner à sa réapparition le caractère d'une véritable vision. Avoir vécu en France, au palais de l'impératrice Joséphine, avoir passé ensuite dix années dans un pays impénétrable, comme le Paraguay, pouvoir parler de ses productions, de ses habitants, de leurs mœurs, de son gouvernement, étaient des titres suffisants pour éveiller la curiosité publique. Louis-Philippe, qui gouvernait alors la France, employa tous les ressorts pour lui faciliter les moyens de rentrer en France. M. de Humboldt annonça à l'Institut de France la prochaine arrivée de son ancien compagnon et ami, comme un événement capable de réjouir tous les amis des sciences naturelles.

Pendant le séjour de M. Bonpland à Buenos-Ayres, les amis de la science avaient voulu le retenir; mais les cruautés de Rosas, qui y gouvernait alors, le forcèrent de

quitter cette ville. Il se retira dans la province de Corrientes, où le président lui offrit un asile auprès de lui. Éloigné du tumulte et des distractions des grandes villes, il s'habitua peu à peu à dédaigner tous les plaisirs que procure le monde, et à ne trouver des charmes que dans la méditation et la retraite. Toujours heureux du présent, il avait l'intention de se fixer dans ses chères missions et de se créer un avenir fantastique ; en effet, cette idée, qu'il caressait, devint une réalisation. Toutes les années de guerre, d'anarchie, de désordre, de deuil, M. Bonpland les traversa non sans péril, mais sans crainte ; tantôt voyageant comme naturaliste, tantôt comme savant, tantôt comme un simple et riche particulier, et tantôt aussi revêtu d'une qualité, ou du titre flatteur d'ami d'un homme haut placé dans la hiérarchie de ceux qui gouvernent.

A sa sortie du Paraguay, M. Bonpland se réfugia à San-Borga, comme je l'ai dit plus haut, là il passa quelques mois en compagnie du gouverneur brésilien avec lequel il forma le projet gigantesque, de fournir les provinces brésiliennes, la bande orientale, des plantes de maté, en assez grande abondance, de manière à se procurer eux-mêmes, et pour leur consommation la quantité d'herbe calculée nécessaire pour chaque famille.

Huit mois environ s'écoulèrent depuis sa sortie du Paraguay, jusqu'à Buenos-Ayres ; ce laps de temps, M. Bonpland, l'avait passé à San-Borga, dans la province de l'Entre-Rios et dans celle de Santafé.

A cette époque, ses amis lui demandèrent si son intention n'était pas de retourner en Europe, de se rapatrier : il répondit que oui, mais que n'ayant point de fortune, il

fallait qu'il s'en fit une ; qu'il ne pouvait pas s'en retourner comme un petit Saint-Jean, — son expression — et qu'à cet effet il avait pris des engagements avec le gouverneur des missions brésiliennes, pour former un établissement en grand de yerbales, après quoi la liquidation opérée, il s'en retournerait, n'ayant besoin pour vivre, ni du gouvernement ni de la protection de ses amis.

Or, ce projet d'établissement *après la liquidation duquel M. Bonpland devait rentrer en France*, consistait à planter un million, un million et demi de jeunes plantes d'herbe maté, arrachées des yerbales, en former des pépinières et les vendre aux amateurs et consommateurs, à raison d'un patacon à un patacon et demi, chaque plante ou arbre, et la liquidation faite, et les frais déduits, il resterait aux entrepreneurs de cet immense projet, un bénéfice assez beau pour leur permettre de se reposer.

Enfin, de cette gigantesque entreprise qui devait laisser aux spéculateurs, une somme en bénéfice assez ronde, il n'en fut plus question.

Depuis, M. Bonpland a presque toujours vécu à San-Borga, petite ville sur les bords de l'Uruguay. Il était là, dans une humble retraite, à l'ombre des arbres d'Europe et indigènes ; il y vivait dans un agréable repos, recevant avec un patrotique plaisir les Européens et surtout les Français qui s'avançaient jusque là. Il y exerçait la médecine, s'occupait de l'éducation des bestiaux, et surtout de l'histoire naturelle. Dans le jardin qui entourait sa maison, la forêt d'orangers plantés par lui était si étendue, qu'on était obligé de fuir son domicile au moment de la floraison de ces arbres, ne pouvant pas en supporter l'o-

deursans en être incommodé. Il passait aussi une partie de son temps à Santa-Anna, sur le territoire de Corrientes, où il avait son estancia. Cet établissement fut plusieurs fois dévasté pendant les guerres civiles, si fréquentes dans ces parages ; M. Bonpland supportait toutes ces pertes avec résignation : rien ne put l'arracher à ce genre de vie, qu'il avait adopté depuis longtemps et duquel il était content. La force de son tempérament lui faisait supporter le poids des ans, et sa grande imagination le berçait dans l'espérance de pouvoir accomplir de grands projets que formait sa pensée toujours active et préoccupée. « Dans deux ou trois ans, écrivait-il, il y a peu de temps, à une personne de ses amis, à Montevideo, je pourrai m'occuper de mon jardin, y faire encore une grande plantation d'arbres, et quand elle sera faite, je vous souhaiterai de venir passer avec moi les derniers jours qui me restent. » Ces illusions font envie.

On voit l'amitié peu sincère au fond que lui conservait encore M. de Humboldt dans ces dernières années, par une lettre qu'il lui écrivait de Berlin pour lui annoncer sa nomination de chevalier de l'ordre royal de l'Aigle-Rouge de Prusse, lettre si pleine d'amitié et de tendresse. Plus tard, S. M. Napoléon III lui envoya la croix de la Légion d'honneur.

Ni l'âge ni l'isolement n'avaient refroidi M. Bonpland dans son amour pour l'étude et pour l'admiration de la nature. A 84 ans, il avait conservé toute sa mémoire et la vivacité de son esprit ; il était tout aussi ingambe, tout aussi aimable et gai, que par le passé. Son imagination, qui s'était conservée aussi fraîche qu'active, le secondait

admirablement ; elle l'aidait à lui créer de douces illusions de bonheur, qui ont toujours fait le charme de sa vie.

Tout ce qu'il avait ramassé pendant sa captivité au Paraguay, tout ce qu'il avait collectionné depuis, soit en herborisant, soit en allant à la recherche des cristallisations, des pétrifications et des minéraux, tous ces objets, dis-je, furent renfermés dans plus de vingt-cinq caisses, remises au consulat français pour être embarquées sur un navire de guerre, et envoyées à Paris comme un certificat de vie de notre illustre naturaliste.

Le consul de France à Montevideo, M. Maillefer, reçut l'ordre, en 1855, du gouvernement français, de communiquer à M. Bonpland une liste de quelques arbres du Paraguay que la commission d'agriculture avait voulu acclimater à Alger. M. Bonpland, se trouvant alors parmi nous à Montevideo, s'empressa d'accomplir sa mission ; il le fit avec d'autres avantages : non-seulement il ne se contenta pas d'augmenter le nombre des plantes, mais encore, aux noms scientifiques, il ajouta les noms guaranis, les accompagnant de toutes les instructions nécessaires pour leur conservation et leur culture. Ce travail reçut les plus grands éloges de la Société.

La première fois que j'eus l'honneur de connaître notre compatriote, ce fut en 1840 ; j'étais alors chirurgien-major de la corvette *la Perle*, employée à bloquer Buenos-Ayres. M. Bonpland avait descendu la rivière du Parana dans une petite embarcation de guerre et avait fait ainsi plus de cent lieues ; depuis il venait à Montevideo tous les deux ans pour toucher une pension que lui avait accordée Napoléon I^{er}. En 1855, il était parmi nous, quand

la population étrangère donna un banquet pour fêter la prise de Sebastopol ; il fut appelé à le présider.

La vie de M. Bonpland a toujours été probe ; il était plein de charité et d'amour pour ses semblables. L'ambition ne lui fit jamais oublier qu'une honnête indépendance est le plus précieux de tous les biens ; estimé de tout le monde, il réunissait toutes les qualités qui font l'homme excellent, l'homme aimable ; il avait conservé ses manières de Cour, quoiqu'il eût vécu plus de trente ans au milieu des Indiens, loin de la société européenne. Ne s'étant jamais confondu ni mêlé avec les passions politiques du pays, toujours occupé des sciences, il était bien considéré de tous les partis. Il a laissé parmi nous des traces trop profondes pour que son nom puisse tomber dans l'oubli.

L'intérêt personnel n'avait jamais guidé notre illustre compatriote, il était d'un rare désintéressement ; il se bornait le plus souvent à recueillir des témoignages de reconnaissance qui honorent plus le médecin que la fastueuse récompense de la fortune.

M. Bonpland, était en effet tellement philanthrope, charitable, qu'il donnait ses soins aux malades, aussi bien que les médicaments, qu'il leur préparait. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu se lever de table, abandonner son diner, pour se rendre auprès d'une famille pauvre, qui le faisait appeler. — Une autre fois, monté à cheval, habillé d'une veste d'été, d'un pantalon sans bretelles, sans cravatte, (c'était pour lui du luxe qu'une cravate.) Son poncho correntino et son chapeau de paille grossièrement fabriqué, correntino du prix de 24 sous, et s'en aller

galoper à vingt cinq lieues , pour assister un malade qui ne le payait pas. —

Enfin comme dernière anecdote, qui prouve combien M. Bonpland, était peu intéressé, et aimait à obliger et à rendre service , je citerai encore un exemple : appelé pour une consultation chez un riche brésilien, il s'y trouva au jour dit, après avoir galopé, une trentaine de lieues. La consultation terminée, il lui fut compté aussi bien qu'à son collègue, une vingtaine d'onces ; après quoi, il remonta à cheval et accompagné du fils du brésilien, il s'en retourna chez lui.

Ils avaient déjà cheminés une partie du chemin, lorsque son compagnon de voyage lui raconta un bel et bon mensonge, par lequel il sut l'intéresser : il avait perdu au jeu ; il avait contracté une dette sacrée, qu'il fallait payer, le terme étant arrivé ; il n'avait pas osé le déclarer à son père, et son honneur était fortement compromis ; enfin, il l'entortilla si bien qu'il parvint à lui soutirer les vingt onces que son père avait remis à M. Bonpland ; en lui jurant ses grands Dieux, qu'à telle époque, cette somme lui serait remboursée par lui.

Je demandai un jour à Bonpland, qui m'avait raconté son aventure, si le brésilien avait tenu parole et s'il était remboursé de ces vingt onces prêtés si libéralement : ils me répondit qu'il ne l'avait jamais revu ! —

M. Bonpland sortait souvent seul à cheval , et s'en allait à plusieurs lieues , dans une campagne peu habitée ; bien des fois on lui avait conseillé de se faire accompagner ; qu'il pouvait lui arriver un accident , faire une mauvaise rencontre ; il n'en suivit pas moins ce système,

jusqu'au moment où il fut forcé de reconnaître que les conseils renouvelés plusieurs fois avaient du bon.

Or, un jour qu'il revenait d'une de ses courses , son cheval broncha, et n'ayant pas pu le relever, le cheval s'abattit, et il se trouva avec une jambe prise dessous l'animal qui ne se releva pas ; plusieurs heures s'écoulèrent, jusqu'à ce qu'un passant vint le dégager , le remettre sur sa bête , tout éclopé et l'accompagner jusqu'à sa demeure de San-Borga ; il en résulta qu'il fut forcé de garder le lit pendant deux ou trois mois , à son grand déplaisir ; et d'en rester légèrement boiteux le restant de ses jours.

Une constitution robuste soutint pendant de longues années cette âme de feu ; toujours plein de zèle et toujours agissant pendant sa longue carrière , il a conservé jusqu'à un âge avancé le goût des excursions , dans lesquelles il faisait toujours de nouvelles découvertes. Sa santé n'avait jamais trahi son cœur secourable ; c'est à peine si, dans sa belle et verte vieillesse , il avait éprouvé quelque indisposition ; je me rappelle cependant que dans notre dernière entrevue , il se plaignait d'une cystite pour laquelle il avait des craintes.

La lutte courageuse qu'il a soutenue , ses privations , ses découragements , ses obstacles et sa persévérance, sa victoire enfin , si belle par là même , ses qualités et son caractère bienveillant , firent de Bonpland un de ces hommes sûrs et honorables , dont l'amitié est une précieuse et bonne fortune ; aussi l'estime des hommes et de la postérité lui est acquise. Par son génie , il a pu faire des découvertes qui reculent les bornes de l'intelli-

gence humaine ; il a été utile à tous les pays. Sa renommée s'est étendue, et sa gloire n'est plus seulement celle de sa patrie, mais elle est aussi celle du monde entier. La société doit savoir gré à ceux qui se dévouent en servant au progrès des sciences et au bien-être de l'humanité (1).

Que sa mémoire soit honorée : il avait ce que les sages estiment le plus, la science et la vertu !

Voici la lettre que notre compatriote a envoyé au gouverneur pour approuver sa nomination de directeur du conservatoire ; elle est datée de Santa-Anna, 27 octobre 1854.

« Je désirerais être plus jeune et plus digne, pour remplir l'emploi de directeur en chef du musée, ou exposition de la province, dont veut bien m'honorer M. le gouverneur. Malgré mes quatre-vingts ans et trois mois, j'accepte avec toute la reconnaissance due à l'honneur que me fait Votre excellence, et je promets d'employer tous mes efforts pour accomplir les nombreux travaux qu'exige une institution si utile au peuple corrientien, à qui je dois de grandes obligations.

» La plus grande richesse connue jusqu'à présent consiste dans le règne végétal. Dans toute la république Argentine, comme dans le Paraguay et la Bande orientale, j'ai formé un herbier qui contient plus de 3,000 plantes, et j'en ai étudié les propriétés avec le plus grand soin. Ce travail, qui m'a occupé continuellement depuis 1816, me sera utile pour traiter le règne végétal, et j'espère dans peu mettre en possession le musée de Corrientes d'un herbier qui sera utile, comme le désire Votre Excellence, pour faire naître parmi vos compatriotes le désir de travaux utiles.

» Quant au règne minéral, il n'est pas douteux que dans peu de temps, on travaillera aux mines d'or et d'argent, quand il y aura une plus grande population et que l'on travaillera régulièrement. Il y a plusieurs années que l'on a rencontré le mercure natif aux environs de la ville de la Cruz ; mais vos prédécesseurs ont eu la gloire de rencontrer cette mine précieuse, dont le métal est si utile à l'amalgame de l'or et de l'argent. Il est urgent de parcourir le plus tôt possible les trois montagnes qui dominent la ville de la Cruz ; on doit y rencontrer la source de la mine de mercure. Si, comme je l'espère, nous pouvons découvrir cette mine, ce sera un grand trésor qui servira pour l'amalgame des nombreuses mines d'or et d'argent, que de nos jours on travaille avec tant de soin dans les provinces de la confédération argentine.

» Le règne animal est très-étendu, et on ne le connaît que superficiellement ; il serait urgent de l'étudier et d'en faire une collection complète.

« AIMÉ BONPLAND. »

M. Bonpland avait quitté San-Borga depuis l'année 1856.

Il était occupé à organiser un musée d'histoire naturelle à Corrientes, dont il avait été nommé directeur avec appointements, quand la mort est venue le surprendre. C'était un bien petit théâtre pour un homme d'un esprit aussi distingué et aussi actif; mais c'était sa province de prédilection, il y avait sa famille, ses amis, une estancia, des animaux et des plantes.

Aimé Bonpland a succombé à Corrientes, le 11 mai 1858, à l'âge de 85 ans, entouré de ses enfants, Amadito et Carmen Bonpland.

M. Bonpland est mort ne laissant aucune fortune; son héritage ne doit consister qu'en un terrain de estancia, composé de cinq lieues, situé sur les bords de l'Uruguay, qui lui a été donné en toute propriété par le gouvernement de la province de Corrientes.

Le gouvernement de Corrientes a décrété un monument à la mémoire de M. Bonpland. La province devait ce souvenir à la mémoire de l'homme savant qui lui avait consacré une bonne part de son existence, et qui lui a rendu d'éminents services. M. A. Bonpland avait, pour ce pays et ses habitants, une prédilection particulière; il pouvait y voyager, dans toutes les circonstances, sans la moindre crainte, et l'arrivée de Don Amado dans une maison quelconque, dans une des nombreuses bourgades, était, on peut le dire avec assurance, un véritable jour de fête.

Le nom de M. Aimé Bonpland est désormais, pour la province de Corrientes, synonyme de science, bonté, humanité, générosité.

J'ai su, par des personnes bien informées, qu'après la mort de M. Bonpland. M. Lefèvre de Bécourt, ministre français auprès de la Confédération-Argentine a écrit au gouvernement de Corrientes afin de réclamer les manuscrits laissés par M. Bonpland ; le gouvernement a répondu à M. le ministre de S. M. L'Empereur.

9210
tela
1/2
Derrand

Le nom de M. Aimé Bonpland est désormais
provincie de Corrientes, syndicat de science, bon
humanité, générosité.
J'ai eu, par des personnes bien informées, qu'après
la mort de M. Bonpland, M. Lefèvre de Bécot, ministre
français auprès de la Confédération-Argentine a écrit au
gouvernement de Corrientes afin de réclamer les manuscrits
qu'il laissés par M. Bonpland; le gouvernement a répondu
qu'à M. le ministre de S. M. l'Empereur.





